

| JANVIER, FÉVRIER,
MARS 2015
Tevet, Shevat, Adar,
Nissan 5775

Kaminando i Avlando

.12

Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998



03 *Avlando kon
Isaac Révah*
— JEAN COVO
ET ZOË STIBBE

14 *Folklore et
médecine
judéo-
espagnole*
— MARIE-
CHRISTINE
BORNES-VAROL

24 *La korkova
de Djohá*

27 *Regalos
al Sultan*

29 *Para Sintir*

31 *Para Meldar*

L'édito

La rédaction

En ce début d'année 2015 nous avons le plaisir de vous annoncer la tenue d'une troisième université d'été judéo-espagnole organisée en partenariat avec l'Alliance israélite universelle. Elle aura lieu du dimanche 5 au vendredi 10 juillet à Paris au Centre Alliance Edmond J. Safra.

La transmission est l'enjeu majeur de cette manifestation. Comme lors des éditions précédentes, de nombreux artistes et conférenciers venus de France et de l'étranger seront présents. Un accent sera mis sur la pédagogie avec des ateliers en matinée et en fin d'après-midi. Des bourses d'études permettront pour la première fois à de jeunes francophones des communautés d'Orient de nous rejoindre. Autant de raisons de réserver dès à présent vos journées et vos soirées de la deuxième semaine de juillet. En attendant ce grand rendez-vous, nos activités se poursuivent avec autant d'intensité, comme vous pourrez le découvrir dans notre bulletin d'activité *La Niuz*.

Le présent numéro de *Kaminando i Avlando* s'ouvre sur le témoignage exceptionnel d'Isaac Révah. De nationalité espagnole, il fut déporté avec sa famille à Bergen-Belsen dans le dernier convoi à quitter Salonique en août 1943. Grâce à l'action constante du consul général d'Espagne à Athènes, Sebastián de Romero Radigales, les déportés espagnols de ce convoi purent être rapatriés en Espagne en février 1944.

Le sort d'Isaac Révah n'est évidemment pas représentatif de la grande masse des déportés juifs de Salonique qui furent pour la plupart abandonnés à leur sort et exterminés. En revanche, il démontre que rien n'était inéluctable et que l'action

d'un petit nombre de personnes déterminées pouvait, dans certaines circonstances, contrecarrer les plans nazis. Au cœur de ces années noires, ce fut une leçon d'humanité et de courage d'autant plus exemplaire qu'elle n'a valu que des reproches et des sanctions à son auteur.

Soixante-dix ans plus tard, l'un de ces déportés s'est souvenu de celui auquel il devait la vie et a tenu à ce que sa mémoire soit honorée officiellement. Par un curieux retour de l'histoire, une salve d'objections devait accueillir cette démarche et pour en triompher, Isaac Révah dut faire preuve de la même ténacité que « son » consul. Sebastián de Romero Radigales a été reconnu comme Juste parmi les Nations le 26 février 2014 par l'Institut Yad Vashem de Jérusalem. Cette reconnaissance attend toujours le consul d'Espagne à Paris, Bernardo Rolland de Miota qui, contre l'avis de ses supérieurs, parvint à sauver de nombreux juifs espagnols.

Après une trop longue parenthèse, la culture judéo-espagnole connaît aujourd'hui un réel renouveau. Notre association, votre association, en est le principal creuset en France. Pour que ce mouvement se poursuive, votre participation est essentielle. Faites connaître Aki Estamos Les Amis de La Lettre Sépharade autour de vous ; réglez dès à présent votre adhésion 2015 ; offrez un abonnement à vos enfants et gardez à l'esprit que votre contribution ouvre droit, en outre, à une importante déduction fiscale.

Nous vous remercions très chaleureusement de votre soutien et vous souhaitons une excellente année 2015 ! *Por byen ke sea i por byen ke se aga !*

Ke haber del mundo ?



Flory Jagoda avec l'une de ses étudiantes Aviva Chernick le 28 avril 2014.
Photo Pat Jarrett. Virginia Folklife Program.

À travers le monde

Deuxième journée internationale du judéo-espagnol Segundo dia internacional del ladino

Lancée en 2013 à l'initiative de Zelda Ovadia avec le parrainage de l'Autorité nationale du Ladino, l'idée d'une journée internationale du judéo-espagnol a été largement adoptée à travers le monde. Le jour choisi est, en principe, le dernier jour de Hanouka mais des initiatives ont été prises, en 2014, avant même le début de la fête et elles se poursuivent en janvier 2015.

En Israël, l'Autorité nationale du Ladino a organisé, entre autres, une table ronde sur le thème : « Le judéo-espagnol dans la jeune génération » avec Moshe Shaul, Shmuel Rafael et Tamar Alexander.

À Buenos-Aires, la journée a été marquée par un récital de la chanteuse Liliana Benveniste, fondatrice avec son mari Marcelo Benveniste de *eSefarad*.

À Seattle, au Centre Stroum pour les Études juives a été présenté le 6 décembre le film « Flory's Flame » (la Flamme de Flory et son héritage) suivi d'un récital de la chanteuse, compositeur et guitariste Flory Jagoda (née Kabilio en 1923 à Sarajevo).

À Tampa, en Floride, le Centre communautaire a célébré l'événement avec un Festival Sépharade.

Plusieurs villes espagnoles ont participé à l'événement, à commencer par Madrid où le Centro Sefarad Israël a proposé un hommage à Clarisse Nicodski avec une lecture de ses poèmes. Parmi les autres, citons Zamora, Murcia, Cordoba etc.

À Istanbul, c'est le 15 janvier 2015 que sera célébrée la journée internationale. Les Estreyikas d'Estambul clôtureront par un concert une journée de conférences, sketches, poésie, films.

En Espagne

Acquisition de la nationalité espagnole par les Juifs sépharades : un nouveau pas est franchi.

Dans sa séance du 20 novembre 2014, le Gouvernement espagnol a approuvé le projet de loi réformant l'article 23 du code civil et permettant d'obtenir la nationalité espagnole sans obligation de résidence et en conservant la nationalité de son pays d'origine. Deux partis qui avaient par voie d'amendements demandé l'extension de ce droit aux descendants des morisques expulsés en 1609 et aux sahraouis ont finalement retiré leurs amendements facilitant ainsi la transmission du projet de loi au Congrès des députés pour un vote prévu au premier semestre 2015.

Nous reviendrons plus largement dans un prochain Kaminando i Avlando sur les modalités juridiques du processus d'acquisition de la nationalité espagnole.

En France

14.12

Vernissage de l'exposition sur « Les judéo-espagnols ottomans à Marseille »

Le 14 décembre a été inaugurée à Marseille, au Centre Fleg, une exposition sur l'arrivée et l'installation des Juifs levantins à Marseille, leur vécu pendant la Seconde Guerre mondiale et ce qui demeure aujourd'hui du patrimoine de ces populations arrivées de Grèce ou de Turquie il y a un siècle.

À l'occasion de ce vernissage, Xavier Rothéa, docteur en histoire, professeur d'histoire géographique, chercheur associé au C.R.I.S.E.S. Université Montpellier III a donné une conférence sur les Levantins de Marseille.



Famille Barisal. Marseille 1910.
Photothèque Sépharade Enrico Isacco.
Collection Rosy Policar.

En Israël

09.01 > 16.01



Mission « Open Jérusalem »

Des historiens et chercheurs de divers horizons (palestiniens, israéliens, russes, grecs, turcs, allemands, italiens, arméniens, éthiopiens...) travaillent ensemble pour la première fois sur « l'identité citadine » de Jérusalem entre 1840

et 1940 afin de rendre compte de la vie quotidienne dans la Ville sainte au-delà des clivages religieux, communautaires ou nationaux.

Ce projet européen, baptisé « Open Jerusalem », financé par le Conseil européen de la recherche (ERC), a été lancé en février 2014 par une équipe internationale d'historiens et de chercheurs pilotée par Vincent Lemire, maître de conférence à l'université Paris-Est Marne-La-Vallée.

Marie-Christine Bornes Varol, professeure des Universités à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) et Gaëlle Collin qui participent à ce projet se rendront en mission à Jérusalem où elles auront accès à des archives en judéo-espagnol. Nous aurons plaisir à partager les résultats de cette enquête.

En France

19.01

XIV^e conférence Alberto Benveniste

Le lundi 19 janvier 2015 à 17h se tiendra la 14^e conférence annuelle Alberto Benveniste qui aura pour thème cette année : « Les manuscrits hébreux enluminés de Sefarad, miroirs

de l'identité judéo-ibérique ». La conférence de Sonia Fellous, chargée de recherche au CNRS-IRHT, sera suivie de la remise des Prix Alberto Benveniste 2015 de littérature et de recherche et de la bourse Sara Marcos de Benveniste en études juives 2015. En clôture, Sandra Bessis présentera un récital de chants traditionnels judéo-espagnols.

École normale supérieure de Paris.
Salle Dussane, 45 rue d'Ulm, 75 005 Paris.

Carnet gris

Disparition de Nelly Hansson

Nous avons appris avec une profonde tristesse la disparition de notre amie Nelly Hansson, le dimanche 23 novembre 2014, des suites d'une longue maladie contre laquelle elle s'est battue avec un grand courage.

Chevalier des Arts et Lettres et de la Légion d'Honneur, diplômée de l'École pratique des hautes études, traductrice de l'anglais et de l'hébreu, Nelly Hansson s'est attachée en permanence à promouvoir la culture et les études juives dans leur diversité.

Née d'une famille originaire d'Edirné en Turquie, elle était restée particulièrement attachée à la culture et à la langue judéo-espagnole et a toujours été proche de notre association dont elle était membre.

Présidente de l'Institut universitaire européen Rachi de Troyes, elle fut directrice de la Fondation du judaïsme français de 1994 à 2010.

Au nom d'Aki Estamos - Les Amis de la Lettre Sépharade nous présentons à sa sœur Ida, à son mari et à ses enfants ainsi qu'à tous ses proches l'expression de notre profonde sympathie.

Jenny Laneurie Fresco

Aux Etats-Unis

03.03 > 04.03

Quatrième symposium de uCLADINO

Thème : « Documenter le judéo-espagnol »

Sur le thème « Documenting judéo-spanish » se tiendra les 3 et 4 mars 2015 à l'université de Californie à Los Angeles, le quatrième symposium international uCLADINO.

Les conférenciers invités de ce symposium seront Avner Perez, directeur de l'Institut Maale Adumim (Israël) et Marie-Christine Bornes Varol, professeure des Universités à l'Inalco (France).

Bryan Kirschen, qui coordonne ce symposium, est doctorant dans le département de linguistique hispanique de UCLA. Il est le fondateur de uCLADINO une organisation universitaire dédiée à promouvoir la connaissance et l'usage de la langue judéo-espagnole.

Contact : ucladino@gmail.com.

Sur Internet

« Sauvé par le langage », un film documentaire remarquable

Bryan Kirschen et Susana Zaravski viennent d'achever la réalisation du film documentaire « Sauvé par le langage ». Il narre l'histoire d'un Juif de Sarajevo déporté qui a eu la vie sauve grâce à sa connaissance du judéo-espagnol. Le film a été tourné à Sarajevo où vit ce témoin, l'un des très rares rescapés de la Shoah de cette communauté.

Le film peut être acheté en ligne sur le site : www.savedbylanguage.com/purchase
On peut en voir des extraits sur Youtube : www.youtube.com/watch?v=xmh1SLRyA_Q

Il est en judéo-espagnol et anglais avec sous-titres anglais. Notre projet est de le faire sous-titrer en français. Avis à tous ceux qui voudraient nous y aider.

Avlando kon...

Isaac Révah

Entretien conduit
par Jean Covo et Zoé Stibbé



Isaac Révah, membre du comité directeur d'Aki Estamos, est né à Salonique en 1934. La nationalité espagnole de sa famille paternelle lui a valu un destin singulier pendant la guerre : celui d'être déporté en août 1943 à Bergen-Belsen puis, grâce à l'initiative constante et personnelle du consul d'Espagne à Athènes Sebastián de Romero Radigales, d'être libéré et rapatrié en Espagne en février 1944.

Au terme d'une brillante carrière scientifique qui l'a conduit notamment à diriger les programmes du Centre national d'études spatiales, Isaac Révah a entrepris les démarches nécessaires à l'attribution du titre de Juste parmi les Nations au consul qui les avait sauvés pendant la guerre.

La volonté inébranlable avec laquelle il a conduit cette procédure – malgré les très nombreux obstacles rencontrés – n'a d'égale que la détermination du consul à sauver ses ressortissants contre les instructions de sa hiérarchie. Aboutissement de ce long travail de recherche et de conviction, le titre de Juste parmi les Nations a été décerné à Sebastián de Romero Radigales par Yad Vashem le 26 février 2014. Isaac Révah évoque dans cet entretien les motifs de cette nomination et plus généralement le destin des Juifs saloniens et de sa famille avant et après-guerre.

Isaac Révah, entre ses parents, avec sa grand-mère Esther Aruch (derrière) et sa tante Daisy, soeur de sa mère (devant). Salonique, juillet 1939, un mois avant la naissance de sa soeur Léla.

Collection Révah.

Pouvez-vous nous resituer les origines de votre famille salonicienne ?

Je suis né à Salonique en 1934 de même que ma sœur Léla née en 1939. L'identité de ma famille judéo-espagnole s'exprimait à travers l'usage du djudezmo dans le cadre privé, par les préparations culinaires et toute une culture musicale judéo-espagnole. En réalité mes parents s'efforçaient de maintenir leur culture dans les domaines précieux que sont la langue, la littérature (écrits originaux en judéo-espagnol, traduction de romans français, anglais ou italiens, publications de nombreux journaux etc.) ou les chants, qui étaient à la fois des berceuses et des chansons d'amour gaies ou tristes. À Salonique, j'étais entouré par la famille de mon père qui avait trois frères et deux sœurs, et par celle de ma mère qui avait trois sœurs, ainsi que sa mère. Mes grands-parents paternels sont décédés quelque temps après la naissance de mon père et je n'ai pas non plus connu mon grand-père maternel.

Quelle était la profession de votre père ?

Salonique était un grand port commercial très actif avant la guerre et mon père était un courtier d'assurances maritimes. Il dirigeait, avec ses frères, un cabinet d'assurances. Mon père avait obtenu un diplôme en comptabilité et gestion des affaires à l'École italienne de Salonique. Il parlait l'italien, le grec – ce qui n'était pas toujours le cas de certaines familles –, le français et le judéo-espagnol. Ma mère avait également un diplôme en comptabilité et gestion des affaires.

Quelle école primaire fréquentiez-vous à Salonique ?

J'ai d'abord fréquenté l'école maternelle italienne, ensuite une école grecque tenue par des sœurs où j'ai appris le grec. J'y suis resté jusqu'en 1941, date à laquelle j'ai dû arrêter l'école en raison de l'arrivée des Allemands. J'avais 7 ans. Je dois signaler que mes parents me parlaient en français à la maison et non en grec (ma mère était

diplômée du Lycée français de Salonique). Le fait qu'ils me parlaient en français explique que j'ai acquis le judéo-espagnol par l'oreille mais pas en conversant avec eux. L'école était le seul environnement où je parlais grec. Cela ne me gênait pas.

Salonique était une ville extraordinaire, très claire, avec des rues aérées et des maisons proches du bord de mer. Je me souviens très bien de l'immeuble dans lequel nous habitions, au premier étage, non loin de la Tour Blanche, monument célèbre de Salonique. J'avais une vie agréable ; nous avions une jeune bonne juive, issue d'un quartier pauvre. Elle venait chez nous pour faire le ménage. Ce n'est que plus tard que je me suis étonné de voir mes parents employer une personne juive pauvre qui ne parlait qu'en judéo-espagnol et qui remerciait ma mère lorsqu'elle lui offrait de la nourriture. N'ayant que 7 ans, je ne me rendais pas compte qu'une proportion importante de la communauté juive avait été fortement appauvrie par l'incendie de 1917 qui a ravagé 75 % de la vieille ville. Sur 73 000 sinistrés, 54 000 étaient juifs. Toutes les écoles, 32 synagogues, 50 oratoires et centres culturels et le Talmud Thora avaient été détruits.

Comment s'organisait votre vie de famille à Salonique à la synagogue, avec les voisins, les commerçants... ?

Enfant, je ne me souviens pas d'être allé à la synagogue et je n'ai plus personne qui pourrait m'éclairer sur ce point. Je regrette également de ne pas avoir posé de questions à mes parents sur leur vie à Salonique avant la venue des Allemands, sur le sort de la famille de ma mère qui a été déportée, ou encore sur le travail de mon père dans les assurances maritimes. Mes parents n'aimaient pas parler de leur vie « d'avant ».

Je me souviens toutefois de ma grand-mère maternelle venant me garder à la maison lorsque mes parents sortaient. Par exemple, avant la naissance de ma sœur, nous regardions par la fenêtre, ma grand-mère et moi, mes parents partir dans la voiture d'un attaché d'ambassade



Isaac Révah,
à Salonique,
en compagnie
de sa mère
Suzanne et de
son père Benico
en 1938,
un an avant
la naissance
de Léla.

Collection Révah.

quelconque, qui venait les chercher pour un dîner au restaurant. J'ai des souvenirs très forts de la maison de ma grand-mère maternelle qui était au bord de la mer avec un grand jardin dans lequel je jouais. Il y avait des réceptions chez elle, et je me souviens de l'accueil qu'elle nous faisait lorsque nous venions pour un goûter ou un dîner. Les sœurs de ma mère, qui s'appelaient Daisy et Rebecca, étaient des personnes extraordinaires. J'étais le seul enfant dans la famille donc j'étais choyé, et du côté de la famille de mon père je me souviens de ma tante Sol (je suis né chez elle...), de sa fille Etty que j'adorais et de son fils Isaac qui avait quinze ans de plus que moi et qui fut le seul en mesure de comprendre le contenu de mes recherches lorsque je préparais ma thèse de doctorat. Du point de vue du judaïsme, je garde

un souvenir fort de Pessah : du coffre volumineux dans lequel on mettait la *matza* qu'on venait d'acheter, ou du repas en famille autour d'une grande table. Par contre, je n'ai aucun souvenir de Kippour ni de la synagogue, même si je pense y être allé avec mon père pour les fêtes.

C'était donc une enfance heureuse, mais les Allemands arrivent. Avez-vous des souvenirs de cela ?

Oui, j'ai quelques souvenirs de l'arrivée des Allemands à Salonique. Comme je l'ai décrit dans le numéro de *Kaminando i Avlando* de septembre 2013, Dieter Wisliceny et Alois Brunner, les émissaires d'Adolf Eichmann, arrivent en février 1943 pour organiser la déportation et l'extermination massive des Juifs saloni-

ciens. Ils regroupent la population juive dans des ghettos et, le 15 mars 1943, un premier convoi d'une quarantaine de wagons de déportés part de Salonique pour Auschwitz. Dix-neuf convois, de 3 000 déportés environ chacun, se succèdent entre mars et août 1943. Le dernier quitte Salonique le 2 août 1943. Au total, 47 000 Juifs saloniens sont déportés à Auschwitz Birkenau, soit 95 % de la population juive. Deux mille personnes seulement ont survécu.

Mon père a eu la nationalité espagnole dès sa naissance ; sa famille avait obtenu cette nationalité au début du XX^e siècle, bien avant le décret que le roi Alphonse XIII avait demandé au dictateur Primo de Rivera de publier en 1924 et qui offrait aux Juifs des Balkans la possibilité d'acquérir la nationalité espagnole. Les mesures antijuives ne nous ont donc pas été appliquées en raison de cette nationalité.

J'ai un souvenir plus personnel de la présence des Allemands à Salonique. Ils étaient à la recherche de logements pour leurs officiers et les réquisitionnaient. Je me souviens qu'ils sont venus fouiller notre appartement mais je ne sais pas très bien pourquoi car mon père n'était pas suspect. Après la perquisition, l'officier responsable a demandé s'il pouvait s'installer chez nous avec l'un de ses amis et mes parents ont dit que ce n'était pas possible ; alors ce dernier, qui voulait remercier mes parents de leur accueil, s'est mis à jouer du piano... Je les vois aussi en train de partir par l'escalier central de la maison. Je sentais bien que ce n'étaient pas des amis et j'ai commencé à redouter ces gens-là en raison des propos en judéo-espagnol qu'échangeaient mes parents qui se lamentaient et qui craignaient pour nos vies.

Pouvez-vous nous expliquer comment s'est passée votre déportation de Salonique ?

Parmi la population juive, un groupe de personnes possédant la nationalité espagnole, dont ma famille, est préservé miraculeusement jusqu'en juillet 1943. En effet, les Juifs espagnols sont considérés par les Allemands comme les

ressortissants d'un État allié. Nous n'étions pas touchés par les mesures antijuives et nous étions toujours libres de nous déplacer sans étoile jaune.

À l'origine, il y avait 550 juifs espagnols à Salonique. En juillet 1943, 150 d'entre eux ont réussi à fuir à Athènes, occupée par les Italiens, dans un train militaire italien avec l'accord du consul d'Italie à Salonique. Cela a été rendu possible par le consul général d'Espagne à Athènes, Sebastián de Romero Radigales.

Celui-ci est intervenu en permanence dès son arrivée en avril 1943 pour essayer, d'une part, d'éviter la déportation des Juifs espagnols et, d'autre part, pour convaincre sa hiérarchie, qui s'y refusait, d'accorder à ces 550 Juifs les visas permettant de les transférer en Espagne. Ce diplomate, d'un courage exceptionnel, témoin direct de la persécution des Juifs de Grèce, avait décidé de ne pas rester passif devant la barbarie nazie. Il a agi de sa propre initiative et contre les ordres de ses supérieurs qui lui interdisaient d'intervenir en faveur des Juifs de nationalité espagnole. En raison de cette attitude, sa carrière a été compromise et il n'a jamais été promu. Il a ainsi réussi à sauver 600 Juifs, en majorité de nationalité espagnole, dont 367 Juifs de Salonique et 80 Juifs d'Athènes.

J'ai conservé de cette période-là la vision de ma grand-mère portant l'étoile jaune. En effet, ma grand-mère maternelle n'était pas espagnole mais grecque : toute la famille de ma mère était soumise aux mesures antijuives. La seconde occasion où j'ai vu des Allemands, c'est lorsque nous avons été également transférés dans le ghetto du Baron Hirsh le 29 juillet 1943.

Mes parents commençaient à se rendre compte que notre transfert en Espagne était très incertain et ils craignaient une déportation. Et ceci en dépit du fait que nous disposions de passeports espagnols établis par Sebastián de Romero Radigales. Il recherchait, par tous les moyens, des solutions pour nous faire libérer : il a proposé que nous soyons pris à bord d'un bateau espagnol qui accosterait à Salonique, que nous soyons rapatriés en Espagne par un bateau suédois apportant des

vivres à Salonique sous pavillon de la Croix-rouge, que nous soyons rapatriés par train de Salonique à la frontière espagnole. Toutes ces propositions allaient contre les instructions de sa hiérarchie et ont été rejetées.

Entre janvier et août 1943, l'Espagne n'apporta pas un réel soutien à ses ressortissants malgré la menace des Allemands de les déporter si l'Espagne ne les rapatriait pas. Elle fit preuve d'hésitation, de passivité et très souvent s'opposa officiellement au rapatriement car « elle était incapable d'intégrer un aussi grand nombre » selon les propos de Francisco Gómez Jordana, ministre des Affaires étrangères espagnol. Il est défavorable aux demandes allemandes de rapatriement et n'envisage pas d'ouvrir ses frontières aux Juifs espagnols.

Lorsque je préparais, entre 2010 et 2013, le dossier de candidature de Radigales au titre de Juste, j'ai analysé les télégrammes échangés par Sebastián de Romero Radigales et ses supérieurs. Ces télégrammes montrent, sans équivoque, qu'en dépit des réticences et des refus de Madrid le consul Radigales continue à intervenir, sans autorisation, pour nous éviter la déportation.

Radigales reçoit alors, de sa hiérarchie, l'ordre de s'abstenir de toute initiative personnelle et, le 14 juillet 1943, le ministre Jordana déclare, dans un télégramme diplomatique, que le gouvernement espagnol n'a jamais eu l'intention de rapatrier en masse les Juifs des Balkans. Dans ces conditions, les Allemands décident de nous déporter à Bergen-Belsen. Ils rassemblent les pères de famille le 29 juillet 1943 et leur indiquent que leur destination est l'Espagne avec une courte escale dans un camp allemand afin de permettre à l'Espagne d'accorder les visas nécessaires.

Nous quittons Salonique pour Bergen-Belsen le 2 août 1943 entassés dans des wagons à bestiaux. À notre groupe de 367 ressortissants espagnols ont été ajoutés 74 Juifs de nationalité grecque. Les portes et fenêtres des wagons sont fermées et bloquées ; les déportés sont allongés sur de la paille, un baril tenant lieu de toilettes ; peu de nourriture une fois par jour et un peu

d'eau. Naturellement nous fûmes dépouillés, au préalable, de tous nos biens personnels et des valeurs que nous avions emportées. Le 4 août, alors que notre train se dirigeait vers Hambourg, l'Espagne, sans avoir connaissance de la décision allemande, publie sa nouvelle position : rapatriement par groupes de 25 personnes accueillies en transit en Espagne. Les Allemands trouvent irréaliste le projet de transfert par groupes de 25 : l'opération de rapatriement prendrait quatorze à quinze mois et ils rejettent la proposition.

Le changement de position de Madrid n'a été guidé par aucun souci humanitaire. Il a pour origine plusieurs facteurs : la pression continue exercée, depuis avril 1943, par Sebastian de Romero Radigales sur le ministère des Affaires étrangères, la situation militaire de plus en plus favorable aux Alliés et l'accord de prise en charge de tous nos frais par l'American Joint Distribution Committee.

Le 8 août 1943, Radigales informe sa hiérarchie de notre transfert et mentionne le désespoir qui accable les déportés. Il insiste pour que Madrid demande le rapatriement des personnes âgées, des enfants et des malades. Alors que le train qui transporte notre groupe se trouve près de Nuremberg, le 9 août, sous un bombardement allié, les Allemands sont informés officiellement que l'Espagne a décidé de nous accueillir, en transit, pour trois mois. Pour nous, cette décision est prise trop tard et nous arrivons à Bergen-Belsen le 13 août 1943 après un voyage de douze jours. L'Espagne demande alors aux Allemands de « nous bien traiter ». Dans notre groupe, on dénombrait 40 enfants de moins de 14 ans et 17 personnes de 70 ans et plus.

Comment un enfant ressent-il cela ? Comment avez-vous vécu cette vie de camp ?

D'abord, ils nous ont séparés des 77 Juifs grecs qui étaient avec nous et qu'ils ont envoyés dans la partie du camp où ils maintenaient des déportés juifs et des prisonniers de guerre polonais et russes. Ils nous ont mis dans la partie neutre du

camp, celle qui était censée accueillir des réfugiés politiques et également celle qui devait permettre des échanges entre des Juifs du camp et des ressortissants allemands qui se trouvaient en Palestine. Nous étions une monnaie d'échange. Nos conditions de vie étaient moins cruelles que celles des autres détenus : nous n'étions pas astreints aux travaux forcés, nous n'avions pas un numéro tatoué sur le bras, nous ne portions pas de tenues rayées et nous pouvions conserver nos chaussures ce qui était important quand il y avait de la neige.

Je me rendais bien compte que nous étions dans une situation anormale, et je percevais bien l'inquiétude de mes parents, car ils s'exprimaient entre eux en judéo-espagnol et je comprenais ce qu'ils disaient. J'avais neuf ans et les souvenirs que j'en conserve sont ceux d'un enfant qui n'a pas conscience de la menace qui pèse sur lui, ni de son statut privilégié. Je suspectais l'hostilité du milieu mais elle ne semblait pas me concerner. Je subissais des événements, certes inexplicables, avec résignation. La routine quotidienne commençait par les appels (on nous comptait trois ou quatre fois systématiquement pendant plus d'une heure), qui s'éternisaient dans le froid, en rang quatre par quatre, à six heures du matin et en fin d'après-midi. Le chef du camp avec son chien, gros berger allemand, passait dans les rangs pendant qu'on nous comptait. Les dortoirs étaient surpeuplés. Dans certains endroits du dortoir il y avait des poux. Une absence totale d'hygiène régnait. Vers la fin de notre séjour, apparurent des maladies (typhus, gale). Dans le dortoir des hommes, je dormais à côté de mon père, de mes oncles et de mon cousin. J'étais en mesure de retrouver ma mère et ma sœur pendant la journée en sortant du dortoir. Nous étions séparés des autres déportés pour éviter que nous puissions témoigner si nous devons être libérés.

La seule boisson disponible était un liquide noir qualifié de « café » car l'eau n'était pas potable ; je me souviens de la sensation permanente de faim. Le matin nous recevions un bol de

liquide noir et un morceau de pain ; le soir un bol de soupe avec très peu de légumes. Mes parents, ayant encore des cigarettes, les échangeaient contre un bol de cette « soupe » ou se privaient du peu de pain distribué pour le donner à leurs enfants.

Tous les trois jours avaient lieu la désinfection des vêtements et la douche : nous faisions longtemps la queue devant un local dans un froid extrême avant de pouvoir nous laver. Je ne comprenais pas pourquoi mon père me demandait de me laver si vite. Après la douche, encore mouillés car nous n'avions pas de vraies serviettes pour nous sécher, se déroulait un nouvel appel dans le froid.

Cependant je n'ai jamais été séparé de mes parents ni de ma sœur qui avait quatre ans à l'époque.

Il y avait-il d'autres enfants ?

Oui, dans la journée je pouvais jouer avec des enfants polonais de nationalité argentine. Quelqu'un de notre groupe nous enseignait la Bible et, quelqu'un d'autre, monsieur Maurice, nous donnait des cours de mathématiques. Il est clair que les enfants ne percevaient pas la gravité de la situation et que les adultes s'efforçaient de la leur occulter.

Je n'étais pas maltraité et cela explique mon sentiment d'humilité à l'égard de ceux qui n'avaient pas, comme moi, la nationalité espagnole pour les protéger. Je ne dois donc pas ma survie à des qualités personnelles de courage ou de résistance mais à ma nationalité espagnole et à l'action du consul d'Espagne à Athènes.

Pendant notre internement à Bergen-Belsen, Sebastien de Romero Radigales intervint sans répit auprès des autorités allemandes et espagnoles afin de nous faire libérer et de nous sauver de l'extermination. De nombreuses divergences subsistaient en effet entre Madrid et Berlin. Berlin faisait pression sur Madrid pour que le transfert par train en Espagne ait lieu avec un passeport collectif et en un ou deux groupes au maximum. Madrid

souhaitait, au contraire, procéder par visa individuel et par transfert de groupes de 25 personnes. En outre, Berlin et Madrid s'opposaient sur la prise en charge des frais de transport entre Bergen-Belsen et la frontière espagnole.

Finalement, grâce à l'action du consul, en novembre 1943, Madrid a demandé formellement aux autorités allemandes notre rapatriement tout en y mettant deux conditions :

- premièrement, qu'aucun nouveau groupe de réfugiés ne puisse transiter en Espagne tant que le groupe précédent ne l'aurait pas quittée,

- deuxièmement, que l'American Joint Distribution Committee prenne en charge tous les frais de transport, de séjour en Espagne et d'accueil ultérieur.

Après six mois d'internement à Bergen-Belsen, nous sommes libérés le 7 février 1944 et nous arrivons à Portbou, poste frontière espagnol, après six jours de train (dans des wagons de troisième classe, quel luxe !).

Nous étions enfin libres en Espagne qui nous accueillait, quoiqu'on en dise, avec respect. Nous reçûmes, dès notre arrivée, les objets de première nécessité, des vêtements corrects et un soutien financier. Portbou subsista dans mon souvenir d'enfant comme le lieu d'une seconde naissance.

À la gare de Portbou, nous avons été accueillis par le directeur de l'American Joint Distribution Committee, qui a payé tous nos frais de voyage, d'hôtel et d'argent de poche. Le Joint a également payé les frais d'établissement d'un visa, puisque nous étions en transit pour seulement trois mois à Barcelone à destination d'un camp américain au Maroc, le « Maréchal Lyautey », situé à Fédala à côté de Casablanca.

À Barcelone, c'était extraordinaire. Après la crainte de disparaître à Bergen-Belsen, j'ai connu, pendant une courte période après notre libération, l'émerveillement. Avec mes parents et ma sœur qui était déjà plus grande, nous nous promenions dans la ville ; nous allions dans un parc d'attraction qui s'appelle le Tibidabo et qui existe encore. Nous nous promenions très correc-

tement habillés. J'étais ami avec la fille de l'hôtelier qui nous logeait et nous parlions comme nous pouvions en espagnol. J'étais content et ne me rendais pas compte que j'avais perdu la moitié de ma famille à Auschwitz. C'était pour moi une vie normale. Mes parents voulaient rester en Espagne, mais naturellement Franco a refusé en disant qu'il fallait que nous laissions la place à d'autres Juifs. Il y avait à l'époque 3 000 Juifs en Espagne...

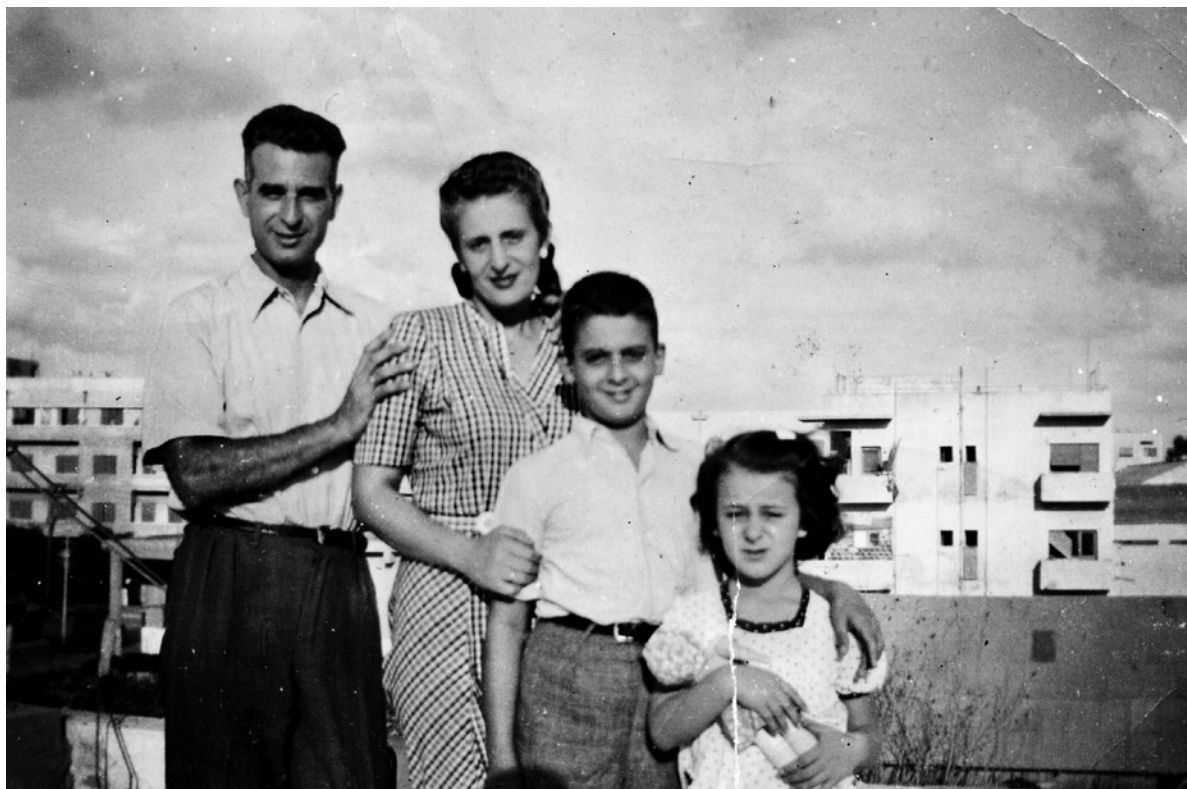
Vous quittez ensuite l'Espagne pour le Maroc...

En juin 1944, nous avons embarqué à Cadix à bord d'un bateau de transport de troupes australiennes, nous avons traversé le détroit de Gibraltar et nous nous sommes rendus à Casablanca, poursuivis par des sous-marins allemands. À Casablanca, on nous a placés dans un camp américain où nous étions très bien traités et nous y sommes restés jusqu'en décembre 1944. J'ai été scolarisé dans une école française. L'enseignante avait une longue canne avec laquelle elle nous tapait sur la tête si nous étions bavards. Mes parents ont fait supprimer cet instrument car j'avais été frappé deux fois. Les adultes suivaient des cours pour se réinsérer dans la vie civile. Il y avait aussi une chorale et on mangeait très bien. En décembre 1944, on nous a demandé si nous souhaitions retourner en Grèce. Mon père a refusé, car il préférait se rendre au Mexique rejoindre son grand frère qui l'avait élevé. Malheureusement, les autorités ont refusé, faute de crédits, et nous ont proposé une installation en Palestine, ce que mon père a accepté. Nous sommes arrivés en Palestine et nous avons vécu deux mois en quarantaine dans un camp britannique à côté de Gaza. Les conditions de vie étaient déplorables et les Britanniques se sont conduits avec nous de façon inacceptable.

Nous avons finalement reçu des papiers. On nous a installés dans un appartement situé dans les faubourgs de Tel-Aviv, à la limite entre Tel-Aviv et Jaffa. Il y avait dans notre appartement quatre chambres à coucher pour les familles des trois frères Révah. Nous avons vécu dans

Les Révah
(Bénico,
Suzanne,
Isaac et Léla)
à Tel-Aviv
en 1945.

Collection Révah.



cet appartement pendant quelques mois tous ensemble. Mon père essayait de s'intégrer. Il a d'abord été employé de banque puis a ouvert un cabinet d'assurances maritimes avec un associé avec lequel il ne s'est pas entendu.

Pour ma part, je suis allé à l'école primaire et je suivais donc des cours d'hébreu et d'étude de la Torah, ce qui était très difficile. En avril 1948, trois semaines avant la Déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, notre famille est partie pour la France où mes parents ont décidé de s'établir. En effet, ma mère avait une sœur qui habitait Paris et nous nous sommes installés dans le 9^e arrondissement là où elle habitait, puis dans le 14^e. J'avais alors 14 ans. Je parlais et écrivais le français, mais un jeune Français de mon âge avait une culture et des acquis que je n'avais pas. On m'a inscrit dans une école communale rue Turgot dans le 9^e arrondissement. J'ai passé le certificat d'études. Les examinateurs devaient être bien disposés à mon égard car ils m'ont demandé

de chanter une chanson en français. J'ai chanté la Marseillaise ce qui leur a plu. Ils m'ont dit de parler des gares de Paris qui desservent la région Sud, et je leur ai dit que je ne connaissais qu'une seule gare, la gare PLM : Paris-Lyon-Méditerranée par laquelle nous étions arrivés. J'ai commencé mes études en 5^e au lycée Jacques Decour et j'ai obtenu mon baccalauréat avec la mention Bien en juillet 1954, à la veille de mes 20 ans (j'avais environ deux ans de plus que la moyenne des élèves de la classe).

Comment s'est passée votre intégration en France ?

Je ne me suis pas senti étranger au lycée ; il y avait quelques Juifs et des Grecs orthodoxes dans ma classe. J'ai surmonté ma solitude grâce aux activités d'un mouvement de jeunesse, le Gordonia (mouvement de jeunesse du Mapaï, sioniste socialiste), où je participais régulièrement aux activités (théâtre, chorale...). En revanche,



Isaac Révah et sa
soeur Léla sur
la terrasse de
leur immeuble
(Tel-Aviv 1946).

Collection Révah.

à l'âge de 18 ans, je n'ai pas fait mon alyah, car je ne voulais pas laisser mon père et ma mère seuls à Paris. Ils travaillaient très dur. Ils avaient créé une société de confection de jupes. Ma mère, qui n'avait jamais cousu une jupe, a pris des cours de coupe. Ce sont des comportements de survivants de la Shoah qui essaient de reprendre une vie normale. Mon père non plus n'avait jamais imaginé qu'il fabriquerait des jupes. Parfois, j'apportais à vélo les jupes chez des ouvrières.

En 1954, je suis entré en « maths sup » au lycée Saint-Louis et, attitude inadmissible de ma part, non corrigée par mes parents, je travaillais plus pour le mouvement de jeunesse qu'à la préparation des concours d'ingénieurs. Je n'ai pas réussi et j'ai dû redoubler ma classe. J'ai parallèlement suivi des cours à la Sorbonne. Au mois de mars 1956, mon père décide de rejoindre, à Mexico, son frère dont il était très proche. Il a alors tout liquidé : appartement et affaires, c'était un départ sans retour. J'ai donc interrompu mes études en « math spé » à ce moment-là. Nous arrivons à Mexico où nous sommes reçus avec beaucoup d'affection. Mon père avait un travail dans l'usine de mon oncle et nous avions un appartement remarquable. Pour ma part, j'allais à l'université et ma sœur allait au Lycée français de Mexico, scolarités payées par mon oncle. Cependant, au bout de deux mois, mon père qui souffrait de l'altitude – 2 400 mètres – a décidé de rentrer à Paris. Mais à Paris, nous n'avions plus rien !

Nous sommes donc revenus et j'ai poursuivi des études universitaires jusqu'à la licence d'enseignement et, parallèlement, j'ai obtenu un diplôme d'ingénieur électronicien dans une petite école privée.

En 1956, j'avais encore la nationalité espagnole mais je ne voulais pas faire mon service militaire en Espagne dans l'armée de Franco. J'ai donc renoncé à ma nationalité espagnole et j'ai demandé la nationalité française, que j'ai obtenue rapidement. J'ai fait mon service en 1959 pendant 27 mois dans l'aéronavale comme enseigne de vaisseau. En 1962, j'ai été démobilisé et j'ai été

recruté comme chercheur dans un laboratoire du CNRS qui était installé au Centre national d'études et de télécommunication. J'y ai entamé une thèse de doctorat en 1964 et j'ai obtenu le titre de Docteur ès sciences en 1968. En 1970, j'ai passé un an aux États-Unis à la NASA et, au retour, je suis devenu responsable du Comité des programmes scientifiques français en recherche atmosphérique (étude de l'atmosphère terrestre à partir d'instruments au sol ou à bord de satellites). En 1979, je suis devenu directeur du laboratoire du Centre de recherches en physique de l'environnement terrestre et planétaire (CRPE) dans lequel je travaillais. En 1984, j'ai été nommé au Centre national d'études spatiales en qualité de directeur des programmes. J'y ai ensuite occupé la responsabilité de directeur des relations internationales, puis de l'Environnement, avant de prendre ma retraite en 1996.

J'ai ensuite travaillé à l'Académie des sciences comme responsable, auprès du président, des coopérations avec l'URSS, les États-Unis et Israël. Enfin, de 2001 à 2008, j'ai été directeur exécutif du Comité scientifique de coordination des programmes spatiaux internationaux (Committee on Space Research, COSPAR).

Depuis 2008, je n'ai plus eu d'activité scientifique. Je me suis alors entièrement consacré à réaliser le dossier de candidature, au titre de Juste parmi les Nations, du consul général d'Espagne à Athènes, Sebastian de Romero Radigales, qui nous a sauvés. Le dossier a été présenté à Yad Vashem par la Fondation internationale Raoul Wallenberg et le titre a été décerné le 26 février 2014. La remise de la médaille à sa petite-fille, Elena Collito Castelli, a eu lieu à Yad Vashem le 30 septembre 2014.

Vous sentiez-vous toujours judéo-espagnol avec une carrière aussi prenante ?

Mes racines juives étaient toujours présentes. J'étais très actif au sein du mouvement de jeunesse sioniste, puis lorsque j'ai quitté le mouvement. J'étais totalement acquis à Israël, à la lecture des journaux juifs, au respect de nos fêtes religieuses



Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem lors de la remise de la médaille des Justes à Madame Elena Colitto Castelli, petite-fille du Consul Romero Radigales (30 septembre 2014). On voit, de gauche à droite, devant le Mur des Justes, Elena, Isaac, Léla et M. Yehouda Saporta, survivant de Bergen-Belsen.

Collection Révah.

et donc je me sentais entièrement juif. Au travail, j'avais des discussions très âpres avec des Juifs qui étaient au Parti communiste ou avec des collègues qui me voyaient partir aux manifestations en faveur d'Israël. J'étais dans un environnement qui n'était pas favorable à Israël, ce qui m'a conduit à lutter contre l'antisionisme. Même au sein de ma famille, j'ai toujours manifesté mon appartenance au judaïsme, ma fierté d'en faire partie et aujourd'hui je le transmets à mes petits-enfants.

Comment voyez-vous l'avenir du judéo-espagnol ?

Je suis très sceptique devant le faible nombre de personnes qui sont concernées par ce problème. Actuellement, il y a environ 800 Juifs à Salonique et les enfants parlent grec et non judéo-espagnol. À Salonique, comment intervient le maintien du judéo-espagnol ? À travers ceux qui sont âgés, qui le parlent encore entre eux. La population nécessaire pour le maintien de la culture est très

faible numériquement, voire inexistante. En réalité, ce qui m'inquiète beaucoup, c'est le fait que la langue disparaisse. L'échange d'opinions en judéo-espagnol est rare. Je suis prêt à faire un effort et à parler judéo-espagnol, mais le nombre d'interlocuteurs est devenu beaucoup trop faible. Le maintien de la culture judéo-espagnole, à mon sens, ne peut se réaliser que dans un cadre universitaire et grâce à des conférences auxquelles participent également des jeunes pour leur donner l'occasion de s'impliquer plus activement. Et c'est pourquoi je m'associe pleinement à l'initiative (la troisième depuis 2012) de notre association, Aki Estamos, d'organiser une université d'été judéo-espagnole en juillet prochain.

Marie-Christine
Bornes-Varol

Avia de ser... Los Sefardim

Folklore et médecine judéo- espagnole

Évoquer les *segulot* peut paraître provocateur tant cette médecine parallèle a pu être contestée. Pour beaucoup il s'agit d'un savoir désuet qui ne contient rien de bon et qu'il vaudrait mieux oublier. Pourtant c'est une vision fausse et qui a pour effet d'empêcher les recherches sur ce sujet. Ces pratiques sont liées à des savoirs extrêmement anciens qui se sont perpétués parce qu'ils répondaient à un besoin.

Nous n'en sommes qu'au tout début des études sur le sujet. Nous pouvons l'aborder de deux manières différentes qui malheureusement ne se rejoignent jamais.

On peut l'aborder du côté de la médecine arabo-andalouse où le judaïsme de la péninsule ibérique est extrêmement présent avec de grandes lignées de médecins qui se perpétueront dans l'empire Ottoman. En l'abordant sous cet angle, on se cantonne à l'étude des traités savants dont l'élaboration s'achève à la fin du Moyen-Âge avec l'expulsion d'Espagne¹. On évoquera des lignées de grands médecins et puis plus rien.

On peut également l'aborder du côté des folkloristes en traitant des recettes et pratiques magico-religieuses très répandues dans l'Empire ottoman. Cependant, nous ne pourrions remonter nulle part, le lien ne sera jamais fait avec la médecine savante ancienne, et pourtant il est évident.

Les sources savantes : la médecine arabo-andalouse

La médecine savante en Espagne arabo-andalouse est bien représentée. Les grands savants sont aussi philosophes, poètes, médecins, et la médecine fait vraiment partie des humanités. Elle s'appuie sur la médecine arabe qui a entièrement traduit la médecine grecque et les grands maîtres que sont Hippocrate et Galien. Si nous prenons l'exemple de Hasdaï Ibn Shaprut, il se consacre aux études de médecine en étudiant des traités écrits par des maîtres arabes du Proche-Orient et à partir des connaissances médicales des Grecs. Pour la plupart, les livres grecs avaient été traduits en arabe à la période Abbasside au IX^e siècle par des chrétiens syriaques. Parmi ces livres traduits, nous trouvons notamment le *De materia medica* de Dioscoride, traduit par Hunayn Ibn Ishaq, connu des Juifs sous le nom de Hanania Ben Isaac et par la tradition latine sous le nom de Joannicus.

Hasdaï Ibn Shaprut n'a pas directement accès à tous les textes mais, dans l'Espagne arabo-andalouse, il en augmentera le nombre et la connaissance. Il va à son tour traduire les textes et surtout prolonger les savoirs. Il devient un

médecin renommé à la Cour pour avoir reconstitué un médicament dont on avait perdu la composition : la thériaque.

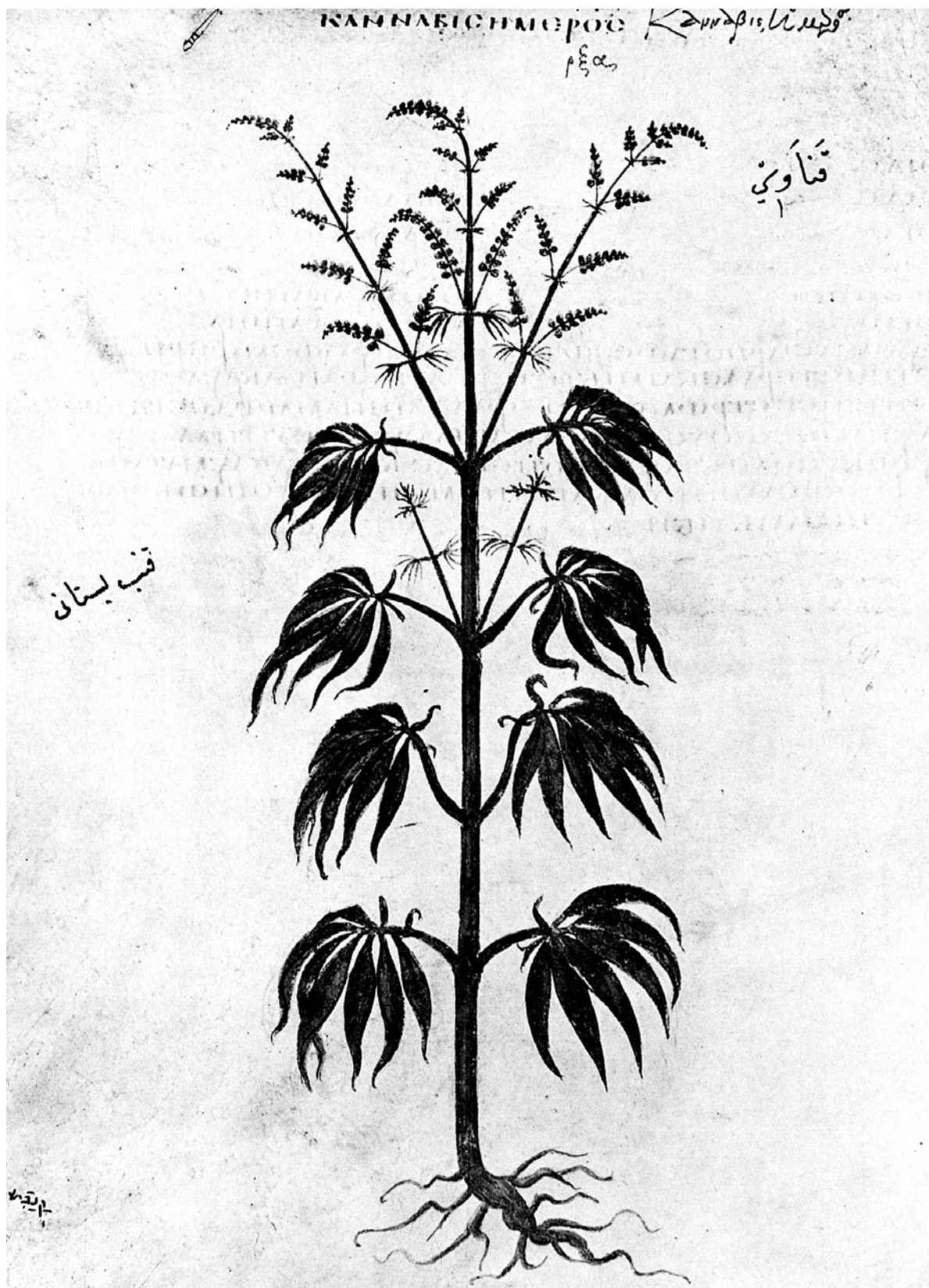
La thériaque qu'il redécouvre est considérée comme un médicament miracle. Elle sera d'ailleurs utilisée en Europe jusqu'au XIX^e siècle. Nombreux furent ceux qui, à cette époque, s'intéressèrent à ce remède, comme Maïmonide qui lui consacra un traité. La thériaque avait la réputation d'être efficace contre de nombreuses maladies et d'agir également comme antidote contre des venins de serpent ou de scorpion. Il s'agit selon la légende du remède de Mithridate. Andromacos de Crète, médecin de Néron, aurait composé cette drogue magique composée de 61 éléments pour préserver l'empereur des empoisonnements. Le secret de la fabrication de la thériaque s'était perdu et les médecins arabes et juifs – qui appelaient ce médicament le « sauveur » – n'eurent de cesse de retrouver sa recette dans laquelle entraient de la chair de serpent bouillie, de l'opium et des épices².

En 940, Hasdaï Ibn Shaprut annonce qu'il a redécouvert la formule de la thériaque, ce qui lui vaut immédiatement une grande notoriété et lui ouvre les portes du palais du calife omeyyade de Cordoue Abd al-Rahman III, dont il devient le médecin personnel et le conseiller. Lorsque le calife décide de se tourner vers l'Empire Byzantin et d'entamer des relations avec le basileus Constantin VII Porphyrogénète, il envoie une ambassade à Constantinople. En 949, l'ambassade rapporte à Cordoue le traité de pharmacologie de Dioscoride *De materia medica*. Un moine fait également partie du voyage afin d'enseigner le grec à Hasdaï Ibn Shaprut - qui possède déjà le latin, l'arabe et l'hébreu - pour l'aider à traduire le traité. *De materia medica* date de la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère et constitue la somme de la pharmacologie grecque de son temps : 600 plantes, essences et pierres à usage médical y sont répertoriées. Elle sera la principale référence en pharmacie pendant 500 ans.

1. On peut citer néanmoins le traité sur la scarlatine, *Dialogo del kolorado*, de Daniel de Avila Gallego (Salonique, 1601), récemment réédité par Pilar Romeu Ferré (Barcelone, Tirocinio, 2014).

2. Pour des précisions et des illustrations on se rapportera au catalogue de l'exposition *À l'ombre d'Avicenne – La médecine au temps des califes* (IMA, Paris, 1996).

Plant de Cannabis figurant dans le *Codex Vindobonensis*, manuscrit en grec du *De Materia Medica* de Dioscorides conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne. Ce manuscrit enluminé réalisé vers 515 était destiné à la fille de l'Empereur romain d'Occident Anicius Olybrius. Il semble avoir été utilisé plus tard dans un hôpital et comprend certaines annotations en arabe. Le manuscrit a été découvert à Istanbul dans les années 1560 par le diplomate flamand Ogier Ghiselin de Busbecq.



La médecine médiévale comme la pratique médicale tirée des *segulot* s'intéresse beaucoup aux questions ayant trait à la conception, à la fertilité et aux complications survenant lors des accouchements. Dans toutes ces réflexions autour de la gynécologie, c'est la préservation de l'espèce qui est en jeu. Ce sont donc des traités fondamentaux et on trouve, dans les recueils de *segulot*, des chapitres entiers concernant les femmes. Ron Barkaï a fait l'histoire des textes juifs sur la gynécologie au Moyen-Âge et il a montré l'influence prépondérante, dans toutes les questions concernant la conception, du *Sefer ha-Toledet*, livre de la génération, qui est une traduction en hébreu de l'œuvre du médecin grec Soranos d'Ephèse³.

La médecine savante arabo-andalouse s'appuie sur la théorie des quatre humeurs : chaud, froid, sec, humide. Ces quatre humeurs, qui recoupent quatre tempéraments différents, attribuent les maladies au déséquilibre entre les humeurs. La médecine arabo-andalouse distingue les causes naturelles de la maladie – pour lesquelles le savant est compétent et ses traitements efficaces – des causes surnaturelles pour lesquelles on doit consulter un exorciste, un guérisseur. On considère qu'il s'agit d'un apport de la Renaissance alors que les médecins arabo-andalous faisaient déjà la part entre les causes naturelles et les causes surnaturelles de la maladie.

La médecine arabo-andalouse a recours à des diagnostics fondés sur l'aspect et la couleur du visage, sur l'examen des urines et des selles et sur l'analyse du pouls qui sont toujours d'actualité. Cet art très pragmatique fait l'objet de nombreux traités. Des expériences sur des herbes et sur des mélanges de médicaments sont tentées constamment. La chirurgie connaît un grand essor, y compris les traitements et la chirurgie de l'œil.

Après le XIII^e siècle, avec la Reconquête, ces savoirs se transmettent au monde latin comme en témoignent des extraits copiés en catalan de l'œuvre d'Isaac Ibn Sulayman, ouvrage très répandu en Europe sous le nom *Des urines d'Isaac*.

Les médiévistes signalent que l'on trouve dès le XIII^e siècle en Catalogne des recettes médicales copiées par des mains anonymes en marge des traités médicaux. Leur statut demeure incertain car elles ne font pas partie intégrante du traité. Ces textes sont nombreux et ils semblent d'emblée, dans les formulations comme dans les ingrédients utilisés, correspondre aux recueils manuscrits de *segulot* que l'on trouve en grand nombre aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles.

On leur attribue une origine folklorique : on parle alors de médecine orale ou populaire, de « folk-médecine », si bien que leur étude, qui permettrait d'en éclairer certains aspects, est séparée de celle des traités savants qui leur sont pourtant en bien des points comparables. Les critères qui poussent les chercheurs à caractériser ces textes de folkloriques plutôt que de médicaux paraissent peu pertinents. Il semble qu'il s'agisse d'un a priori de la recherche de la fin du XIX^e siècle, qui s'est efforcée de séparer systématiquement ce qui relève de l'écrit, du savant, du masculin, du scientifique, du rationnel et ce qui relève de l'oral, du féminin, du populaire, du vulgaire. C'est un a priori que nous retrouvons répandu autant dans la recherche médiéviste française ou espagnole que dans la société en général et chez les judéo-espagnols.

On observe exactement la même chose dans le domaine des proverbes et des *exemplars*. Les proverbes sont réputés être transmis de mère à fille en contradiction avec tous les témoignages qui montrent qu'il s'agit d'un savoir collectif, autant masculin que féminin, s'appuyant largement sur des textes antérieurs et sur une construction complexe, rationnelle et intelligente.

Il en va de même dans le domaine des *segulot*. Il existe des éléments qui appartiennent aussi bien à l'oralité qu'à la tradition écrite et il faut en démêler les liens comme pour tout corpus savant. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas les différencier mais qu'il faut les étudier de façon complémentaire et dégager autant les points communs que les spécificités.

3. *Les infortunes de Dinah – La gynécologie juive au Moyen-Âge* (Cerf, Paris, 1991).

Des pratiques difficiles à appréhender

Chez les folkloristes, le premier à avoir évoqué les *segulot* est probablement Michaël Molho dans *Usos y costumbres de los Sefardies de Salonica*. Il semble embarrassé par ces recettes auxquelles il consacre un court chapitre intitulé « Médecine pratique ». Il affirme contre toute évidence que si l'on consulte un type de médecin, on ne consulte pas l'autre. Pas une seule fois dans mes travaux de terrain, je n'ai eu l'occasion de vérifier cette affirmation selon laquelle la consultation d'un type de médecin est exclusive de l'autre. Le proverbe judéo-espagnol dit bien : *lo ke keda del mediko se lo yeva el indivino*, "ce que le médecin a laissé, le guérisseur l'emporte."

Molho a du mal à classer les différents types de pratiques, ce qui peut se comprendre puisqu'elles sont souvent entrelacées. Pour la même maladie on propose une prière, une incantation, des remèdes parasymphatiques ou une préparation qui met en œuvre des principes agissants. On retrouve dans les livres de *segulot* des recours aux versets bibliques et notamment aux psaumes, des pratiques magiques, des recettes pour fabriquer des *kemeot* (amulettes). Les causes des maladies sont attribuées aux causes naturelles pour lesquelles le médecin est requis et aux causes surnaturelles : péché commis entraînant "une mauvaise sentence" : *la negra setencia*, "au mauvais œil" : *el ojo malo/ayin ara*, "à la grande frayeur" : *el espanto*, et cela s'appuie souvent sur des proverbes tels qu'*el selo i la envidia, kitan el ombre del mundo*, "l'envie et le désir que l'on développe à l'égard d'autrui peut vous détruire ou vous rendre malade" et l'on s'appuie ici sur les *Maximes de nos Sages* (Pirke Avot) : on dit que *muerte sin achakes no ay*, "qu'il n'y a pas de mort sans causes", *dos mueren de hazinuras i diez mueren d'espanto i de ayin ara*, "deux meurent de maladie et dix meurent d'épouvante ou du mauvais œil".

Pour soigner, il est alors nécessaire de comprendre ce qui a causé le déséquilibre : une faute qui demande à être réparée et pardonnée ; l'envie des autres dont il faut se protéger ou que l'on doit exorciser ; la peur subite (*sar* ou *espanto*) qui perturbe le sang comme le français en garde la trace dans l'expression « mon sang n'a fait qu'un tour ». Nous sommes bien là dans une logique d'humeur, qu'il faut rééquilibrer pour rendre le calme à la personne souffrante.

Une tradition déconsidérée

Il est difficile d'apprécier l'étendue de ces pratiques compte tenu de la déconsidération générale qui les frappe. L'attitude qu'Isaac Jack Lévy et Rosemary Zumwalt ont rencontrée sur leur terrain et dont ils rendent compte dans *Ritual medical lore of Sephardic women*⁴ est exactement la même que celle que j'ai pu observer.

En public il n'est pas question de dire que l'on connaît la moindre *segula*. On peut à la rigueur dire que l'on en a entendu parler par une vieille grand-mère qui soignait les rhumes comme cela mais qu'il s'agit de pratiques d'un autre temps. En réalité tout le monde sait très bien de quoi il s'agit et y a eu recours d'une manière ou d'une autre. Les hommes les connaissent et les pratiquent autant que les femmes et les recommandent tout autant. Il est cependant exact que ces pratiques sont progressivement devenues l'apanage des femmes lorsqu'elles ont été frappées de discrédit à partir de la fin du XIX^e siècle alors qu'elles étaient traditionnellement du ressort des rabbins. Ceux-ci ont transcrit des *segulot* dans de nombreux « livres de recettes de médecine » ou *Sefer refuot* progressivement traduits de l'hébreu au judéo-espagnol.

Les sources écrites et le lien avec la médecine antique

L'ethnolinguiste Cynthia Mary Crews (1906-1969), qui a conduit des recherches essentielles dans le domaine du judéo-espagnol, a étudié un

4. Isaac Jack Lévy et Rosemary Lévy Zumwalt, *Ritual Medical Lore of Sephardic Women, Sweetening the Spirits, healing the sick*. University of Illinois Press. 2002.

فَاذْأَرِدِ الْعَصِيرُ فَصَفِّهِ فَمَازَا الشَّرَابُ مُوَافِقٌ لِمَجْعِ الْحَلَقِ وَالْجَنِبِ وَالرَّيْسِ

وَالْأَسْرَ وَالرَّاقِفِ وَلَمَزْنِهِ بِالْعَمْرِ غَلِيظٍ فِي حَلَقِهِ يُصَفِّي اللَّوْنِ وَيَكْثُرُ النَّفْسُ



وَلَيْسَتْ لَهُ غَايِلَةٌ مُوَافِقٌ لِلشَّاهِدِ وَالْكَلَامِ ع ع

صَنَعَهُ شَرَابٌ لِلزَّكَاةِ وَالسُّعَالِ

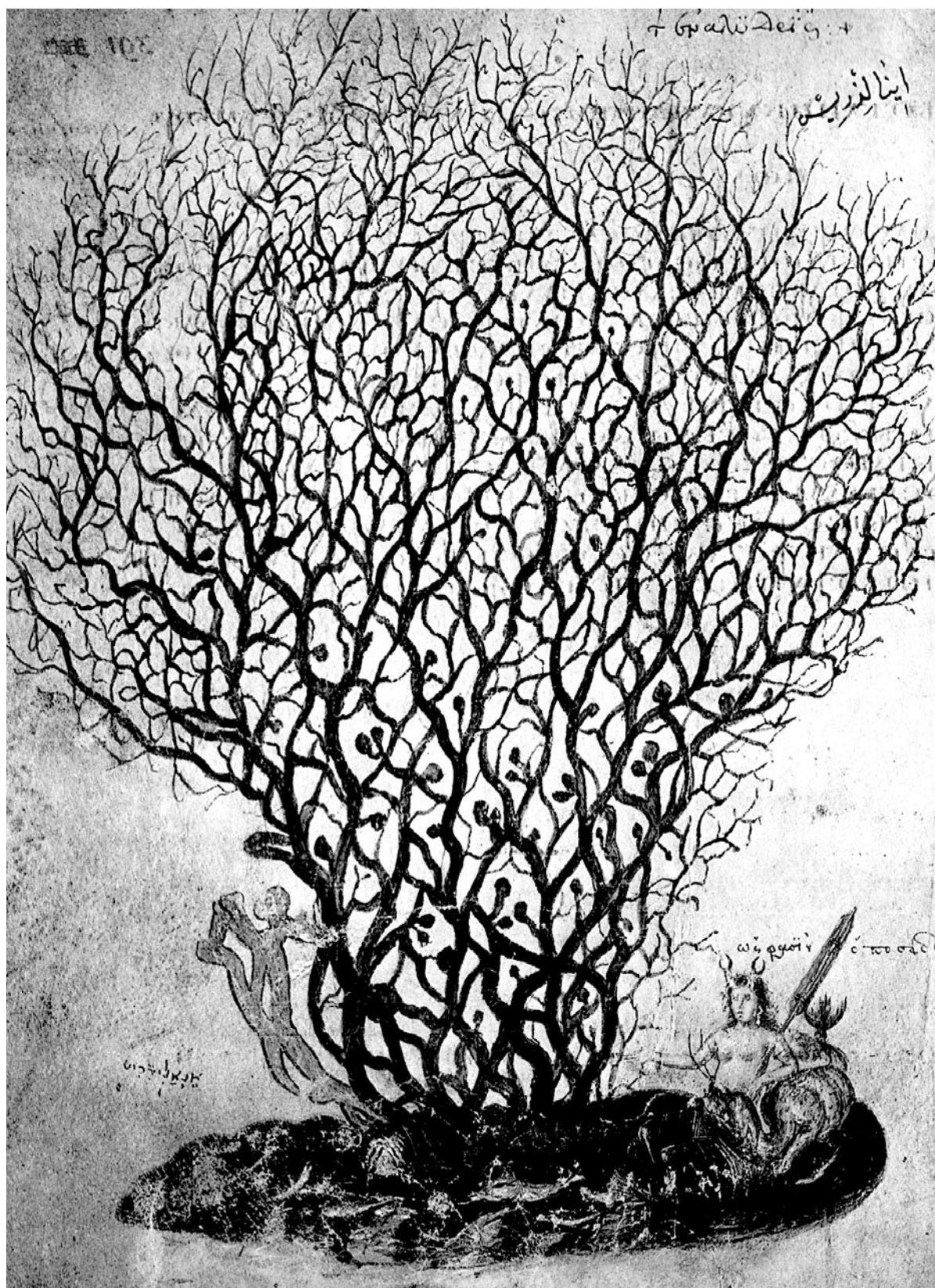
وَوَرَمِ الْبَطْنِ وَاسْتَرْخَا الْمَعِدَ خَمْرٌ رُبُّ أَوْقِيَةٍ وَأُصُولُ سَوْسٍ شَمْرُ أَوْقِيَةٍ

وَفَلَقْلُ الْيَضْرَجِ وَشَمْرُ أَوْقِيَةٍ دُقَّةٌ جَمِيعًا وَارْبُطَةٌ خَرْقَةٍ وَاجْعَلْهُ فِي ثَلَاثَةِ أَقْسَاطِ شَرَابٍ

طَيِّبٌ وَذَلِكَ ثَلَاثَةُ أَيَّامٍ ثُمَّ صَفِّهِ وَارْفَعْهُ فِي إِنَاءٍ نَظِيفٍ اشْرَبْ مِنْهُ بَعْدَ الْعِشَاءِ

Préparation
d'une potion
médicale à
base de miel:
page d'une
traduction
arabe du
*De Materia
Medica* de
Dioscorides,
datée de 1224.
Iraq. École
de Bagdad.
Couleur et or
sur papier.
Rogers Fund
1913 du
Metropolitan
Museum of Art.

Corail figurant dans le *Codex Vindobonensis*, manuscrit en grec du *De Materia Medica* de Dioscorides conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne.



manuscrit de *segulot* de 1550 et édité des textes de la médecine médiévale. Le scribe, dit-elle, qu'il soit médecin ou non-médecin, reproduit des formes utilisées par Avicenne à la fin du X^e siècle et par Sérapion dans la continuité de la tradition d'Hippocrate et de Dioscoride.

On dispose de nombreux manuscrits de *Segulot*, mais pour l'instant de peu de livres. Dans le monde ottoman, Elena Romero cite, parmi les traités imprimés, le *Sefer refuot* édité à Salonique en 1850 puis à Smyrne en 1865 et 1878. La grande variété des éléments qui y figurent, religieux ou non, médicaux ou non, ne facilite pas la tâche du chercheur. Leur fonctionnement, symbolique ou non, doit être recherché dans les traités et dictionnaires médicaux, dans les textes religieux, dans les parties du Talmud consacrées à la médecine et dans la symbolique des animaux et des pierres.

Un exemple cité par Isaac Jack Lévy et Rosemary Zumwalt concerne la couleur bleue des pierres et des perles portées contre le mauvais œil. Dans le Talmud, Rabbi Meyer explicite le sens métaphorique du bleu. Le bleu se distingue des autres couleurs par sa ressemblance avec la mer qui est le miroir du ciel, le ciel évoquant le saphir, et le saphir lui-même, le trône de gloire. On pourrait multiplier les exemples tirés du Talmud mais aussi des traités médicaux du Moyen-Âge.

De nombreux proverbes judéo-espagnols concernent également des cures. On peut citer le dicton très répandu *manzana que todo mal sana*, la pomme est un remède pour tous les maux. D'autres proverbes posent des problèmes d'interprétation et nécessitent comme les *segulot* le recours aux relevés de Cynthia Mary Crews et aux dictionnaires médicaux du Moyen-Âge.

J'ai ainsi rencontré une expression difficilement interprétable dans le Proverbier glosé de Mme Flore Gueron Yeschua⁵. L'auteure est née en 1899 à Pazardjik en Bulgarie. Elle a fait des études universitaires dont une année de médecine à Genève et était femme de pharmacien. En 1943, contrainte et forcée, elle a émigré en Palestine. Dans son proverbier, elle évoque

l'expression *turudi de kampos* mais on s'aperçoit qu'elle ne sait pas à quoi correspond le terme *turudi*. Elle indique que le proverbe s'applique à une personne qui a de mauvaises manières, peut-être parce que la personne vient de la campagne. Cynthia Mary Crews relève que le *turudi* rouge est en fait une plante qui a pour équivalent en turc *tuderi*, et qui est la mauve commune ou *malva silvestris*. On connaît aussi *fresco como la rosa* ou *fresco como la ruda*, la ruda étant la « rue » dont les jardins judéo-espagnols avaient tous un pied et qui est une plante non seulement odoriférante mais médicinale dont les qualités sont toujours attestées en pharmacie.

Les plus âgées des locutrices judéo-espagnoles que j'ai rencontrées, et pas les moins éduquées, des dames appartenant à la bonne société et ayant fait des études, illustrent bien les contradictions auxquelles elles sont confrontées. Elles rappellent que dans leur jeunesse ce n'étaient pas les femmes qui venaient *kortar el sarilik*, "couper la jaunisse" ou *el espanto*, "la peur", ou *aprecantar*, "faire des incantations destinées à délivrer du mauvais œil", *aparejar kuras y endulkos*, "préparer des médicaments ou potions", mais des rabbins qu'elles appellent *hahamikos* ou « petits rabbins ».

La désinence en -iko qualifie la perte de prestige et – ce qui revient au même – le monde des femmes et des enfants. Ces rabbins de petit statut que *i meldavan koral*, qui lisaient le destin avec un livre de Loi, interprétaient aussi les rêves. Le diminutif spécifiquement affecté au monde des femmes et des enfants s'est appliqué à la fin du XIX^e siècle à ces rabbins, qui s'occupent de *kozikas de kaza*, "des petites choses de la maison", *kurikas de mujeres*, "petits remèdes de bonnes femmes", *auitas*, "petites eaux ou potions".

Dans son proverbier glosé, Madame Flore cite la formule: *doktor de matasanos*, "le docteur qui tue les valides ou les sains". Elle explique que « la première interprétation de ce proverbe correspond à une personne qui échoit entre les mains d'un docteur peu sérieux, mal formé ou tout simplement négligent. La deuxième interprétation évoque

5. Le proverbier glosé de Madame Flore Gueron Yeschua. Édition critique de Marie-Christine Bornes Varol. Geuthner. 2010.

les gens qui passent pour des médecins. On les appelle en bulgare *znakhari*, médecins populaires. Ils soignent et font des cures avec des médicaments issus de la nature : des herbes, des poudres, des pommades qu'ils préparent eux-mêmes. » Parmi cette catégorie de médecins, et elle emploie bien le mot « médecin », il y avait aussi des charlatans, ce qui prouve qu'elle ne considère pas qu'ils sont tous des charlatans. Ces derniers se présentaient, dit-elle, comme des personnes très compétentes, et se faisaient une réputation dans la population tout en ne sachant rien. La troisième catégorie de médecins est celle que nous formons tous quand nous donnons de bons conseils sans rien connaître à un malade, ce qui peut lui porter tort.

Madame Flore cite encore le proverbe très ancien *Kiên es el médiko ? El ke aze pasar los males*, « Qui est le médecin ? Celui qui fait passer les maux ». Aux yeux de Madame Flore, qui est pourtant une personne très rationnelle, cela signifie que n'est pas seulement médecin celui qui a étudié la médecine, mais celui qui guérit les gens.

À partir de sa propre expérience, elle sait bien que les gens ne se contentent pas toujours des paroles du médecin professionnel, mais s'adressent aussi à ceux que l'on présente comme des guérisseurs. « Quand il y avait un malade, on appelait bien sûr le médecin qui faisait tout ce qui était en son pouvoir pour soigner et sauver le malade. Mais, *ya se sabe*, il y a des fois où les maux n'ont pas de solution. Bien des fois, des gens qui n'étaient pas des médecins professionnels réussissaient là où d'autres avaient échoué. Ces gens-là aussi, on les appelait médecins, parce qu'ils soignaient et guérissaient. » On reconnaît bien là l'embarras de Madame Flore qui ne veut pas renoncer à un savoir qu'elle sait utile. Malgré toute sa rationalité de personne ayant fait des études, d'épouse et d'assistante de pharmacien, de femme ouverte et éclairée, instruite à l'Alliance israélite et au lycée bulgare, elle est très embarrassée parce qu'elle sait qu'en méprisant ces savoirs-là, on va renoncer à quelque chose d'utile.

Un exemple de cure dans le quartier de Balat au XX^e siècle

Ceci nous renvoie à un autre domaine qui ne touche pas aux potions, mais à une dimension psychosomatique de la maladie qui est prise en compte par ce type de pratiques. J'ai rencontré un cas particulièrement éclairant de ce type de cure, qui m'a été rapporté et transmis par une dame judéo-espagnole d'une très bonne famille de la *Kasturya* de Balat, un ancien quartier juif d'Istanbul sur les bords de la Corne d'Or.

On s'aperçoit que, dans ces récits de cure, il existe une structure narrative avec un énoncé, des formules, des étapes, des histoires très construites et qu'à la fin on a une formule du type : « je te le dis à toi, *ke agas este modo*, pour que tu agisses ainsi », ou « je te le dis à toi, *por zahut*, transmets-le à quelqu'un d'autre ». C'est une façon rituelle de transmettre un savoir éprouvé. Malheureusement cela est transmis exclusivement en judéo-espagnol et se perdra avec la langue.

L'histoire s'est déroulée vers 1930 et cette dame me l'a présentée ainsi : « Il est arrivé quelque chose de terrible à ma sœur. Lorsque nous étions jeunes filles, ma petite sœur a connu un jeune homme à l'école. Bien qu'ils soient tombés amoureux l'un de l'autre, on ne les mariait pas car chez nous on mariait les filles par ordre d'âge et qu'il y en avait deux autres à marier avant elle.

Une nuit, j'ai senti quelque chose de bizarre car nous dormions ensemble dans la même chambre. Je me suis réveillée, la peur au ventre, j'ai allumé la lumière, et je vois ma sœur « *los ojos en blanco* », les yeux révulsés, la tête en arrière, la mâchoire crispée, comme si elle avait une crise d'épilepsie. J'appelle au secours, toute ma famille arrive, on envoie mon frère chercher l'un de ses amis qui est médecin à Balat, il revient... » et la dame me dit : « *doktoriko nuevo, kuálo save ?* », un petit docteur tout frais émoulu de l'université, qui

ne savait rien du tout. À l'arrivée du médecin, la jeune fille était revenue à elle. Le docteur pense qu'il peut s'agir d'une indigestion ou d'un linge de corps trop serré qui l'a comprimée.

La cause reste introuvable et le lendemain la jeune fille a de nouveau une crise. Les dames interviennent et lui demandent ce dont elle a rêvé. Elle raconte alors quelque chose que chacun va garder en mémoire mais qui n'aura pas de conséquence immédiate.

La jeune fille continuant à avoir des crises, on consulte après le généraliste, un spécialiste, un *doktor de iniervos*. Il s'agit du docteur Zilanakis qui habitait le quartier de Balat et qui lui aussi s'avoue impuissant. Il annonce qu'elle n'a rien et qu'il faut l'emmener aux bains pour qu'elle prenne les eaux. Elle se rend donc avec sa mère prendre les eaux à Yalova⁶ et à son retour, les crises reprennent.

La famille du fiancé commence à se dire qu'on ne doit pas épouser une femme malade qui ne pourra pas enfanter. On prend à part le jeune homme pour l'avertir. Le jeune homme proteste de son amour et s'entête à vouloir l'épouser. On se trouve dans une impasse d'autant que la jeune fille a de plus en plus de crises.

C'est à ce moment-là, environ deux semaines après le début des crises, que la mère d'une amie de sa sœur vient rendre visite à la mère de la jeune fille et lui demande de l'écouter avec attention car elle a rêvé de la guérison de sa fille. On apprend alors ce que la jeune fille a rêvé puisque le dénouement nécessite l'élucidation de ce rêve.

La jeune fille décrit ainsi son rêve : « J'ai rêvé que les morts venaient, et que là (en désignant son ventre), ils m'enfonçaient des os. » C'est donc d'épouvante que cette jeune fille est malade. Or il faut se souvenir que Maïmonide recommande, lorsque quelqu'un présente des symptômes de dérèglement, qu'ils soient mentaux ou physiques, que l'on soit attentif d'abord à son entourage. La jeune fille « a pêché, *pekó* », elle s'est promenée dans un cimetière avec son fiancé et ils se sont assis sur la tombe d'un saint qu'ils ont offensé et qui se venge ainsi.

La visiteuse propose alors une cure compensatoire. Il faut que sa mère prenne une cuillère en argent et un verre, qu'elle se rende au cimetière juif recueillir l'eau qui coule sur les caractères hébraïques de la tombe d'un rabbin prestigieux et qu'elle la fasse boire à sa fille avec du sucre en trois fois et pendant trois jours. Il conviendra de la laisser dans une pièce tranquille où personne ne lui parlera, ni ne la dérangera dans l'intervalle.

Il y a là une analyse extrêmement pertinente de la situation : l'interprétation du rêve de la jeune fille à la lumière de la situation très délicate où elle se trouve du fait qu'on ne l'autorise pas à se marier.

Ce qui devait arriver est arrivé : la jeune fille redoutant que les choses se sachent, se voit ou s'apprennent en est tombée malade de terreur. Évidemment, si jamais quelque chose se sait, c'est pour elle la mort sociale assurée. On procéda donc ainsi : on lui fit boire la potion recueillie au cimetière et... on fixa la date de son mariage.

On voit bien que sans rien dire, ces dames, avec leur intelligence de la situation et avec ce que contiennent les savoirs anciens ont su comprendre quelle était leur responsabilité sociale et prendre en charge une cure symbolique de la jeune fille, cure qui lui fasse comprendre qu'on avait parfaitement tout compris et qu'on allait réparer tout cela sur le mode symbolique et qu'ensuite tout serait fini. On comprend, dans ces conditions, que les dames judéo-espagnoles – et celles qui ne le sont pas – ne tiennent pas à ce que l'on renonce aussi facilement à un héritage aussi sage, aussi sensible, aussi ancien, et aussi intelligent.

6. Station thermale à environ 80 km d'Istanbul sur les bords de la mer de Marmara.

**Transcription d'une conférence donnée en juin 2006
par Marie-Christine Bornes-Varol, professeure des
Universités (Inalco-Paris) à l'invitation de l'association
Aki Estamos – Les Amis de la Lettre Sépharade.**

**Retranscription par Zoé Stibbé et révision par l'auteure.
Intertitres de la rédaction.**

El kantoniko djudyo

La korkova de Djohá

La bosse de Djohá

Conté par Djáko Ganon
le 13 novembre 2014 à Paris
Histoire que sa grand-mère Mazalto, Zal,
(1880-1974) lui conta dans son enfance...

En un kazaliko, avia de ser un ombre un poko desmazalado ke lo yamavan Djohá. Este Djohá tenía kodja korkóva/kambúra en la espalda. Iva siempre kaminando korkovado en la kay i esta kambúra le tuiya mucho. Syempre iva Djohá rogando a los Suelos i diziendo ke me se vayga un poko la dolor de esta kambúra. Un dia ke le tenia mucho mal, se dishó de si para si : me vo a ir al banyo turko i kon la kalor puede ser ke me se va a ablandar la korkova i puede ser ke me se va ir un poko la dolor.

I ansína fue.

Se abashó al banyo turko, se asentó i estava asperando. En un hamam ay mucho duman. En supito, Djohá vidó salir del duman, kodjá ombres, altos i grandes komo pailavanes¹ kon la piel preta, kon muchos² ariva i muchos abasho, i ke se metieron a baylar, tomadosen los unos i los otros por las manos, aharvando en dumbelekes i kantando en turko : « Oy es perşembe³ ! Oy es perşembe ! ».

Dans un petit village vivait un homme un peu malchanceux que l'on appelait Djohá. Djohá avait une très grande bosse au dos. Il allait toujours bossu dans la rue et cette bosse le faisait beaucoup souffrir. Djohá suppliait toujours le Ciel qu'il veuille bien alléger la douleur de cette bosse. Un jour où elle le faisait beaucoup souffrir, il se dit à lui-même : « Je vais me rendre aux bains et avec la chaleur, la bosse va peut-être se ramollir et la douleur s'atténuer. »

Et il fit ainsi qu'il l'avait dit.

Il descendit aux bains turcs, s'assit et attendit. Dans un hammam, il y a beaucoup de vapeur. Tout d'un coup, Djohá vit sortir de la vapeur, des personnages gigantesques à la peau noire qui se mirent à danser, se prenant les uns les autres par la main en s'exclamant en turc : « Aujourd'hui c'est jeudi ! Aujourd'hui c'est jeudi ! »

Djohá eut très peur. Celui qui paraissait être le chef de toutes ces créatures vint alors. Il sortit de la vapeur, il saisit Djohá par le bras et la main et l'entraîna

1. lutteurs turcs, hommes forts en judéo-espagnol.

2. lèvres.

3. *Perşembe* : jeudi en turc.

Djohá s'espantó muncho. Vinó el ke paresia ser el bash, el grande de estos ombres. Saliendo del duman, lo aferó a Djohá por el braso i la mano, lo travó para ke vayga a baylar kon eyos. I Djohá, muriendose del sar i titireando⁴ se metió a baylar kon eyos. Sintiendolos kantar: « Oy es perşembe! Oy es perşembe! » se disho de si para si: « Yo m'espanto muncho de estos, ke non son benadames de este mundo i no les vo a kontrear afilu ke oy no sea dia de perşembe, ama çarşamba.⁵ »

Kuando s'eskapó el bayle, estos ombres, ke los yamamos los mijores de mozotros, se aserkaron de Djohá ke tenia siempre la kambúra i le dishe-ron: « Ijo de ombre, tu mos alegrates muncho oy porke vinites a baylar kon mozotros i no mos kontreates. Agora keremos azerte un regalo. Kualo keres ke te agamos de regalo? Keres una kasha yena de oro, de luigis, de diamantes i de perlas? Keres un palasio de marfil? »

El dishó: « No efendi, aman ke no me desh todo esto ke yo no tengo menester ni de rikezas, ni de grandezas. Lo ke kero solo es ke me se vayga esta kambúra porké no la puedo mas suportar en la espalda. » Vinó el bash, el ombre kodjá-bóy i le dishó en turko: « baş uştune⁶! » Este mijor de mozotros ke tenía kodjá manos le aferró la kambúra, se la arankó de la espalda i la apegó al taván. Ensupito en el duman ya avian desaparecido estos ombres.

Se kedó ansína un poko Djohá mirando a la syedra i a la deretcha i viendo ke ya no avia mas dingunos en el duman i se fue a mirarse al espejo i, vidó ke el, ke era antes enkorkovado, ya se avia etcho derecho. Se vistió, salió a la kay i los del kazal ke lo veiyan se ivan diziendo los unos a los otros: este no es Djohá ke lo konosiamos kon la kambúra? Komo viene a ser esto ke se izo agora flakito, altiko, manseviko, ermoziko? I el no diziya nada i estava indose a kaza.

En el kamino enkontró un otro djidyó, ma este djidyó era muy eskáso. No le agradava dar tsedaka. Kuando veniya un djidyó batear a la puerta para demandarle: emprestame un poko de paras porke son las fyestas, Pessa'h, Rosh Hashanah, el lo arond-java, le serava la puerta i le dizia: « Vate d'aki ke yo

pour qu'il danse avec eux. En entendant chanter: « Aujourd'hui c'est jeudi! Aujourd'hui c'est jeudi! » Il se dit: « Ces gens me font très peur, je ne vais pas les contredire même si aujourd'hui ce n'est pas jeudi mais mercredi. »

Quand la danse s'acheva, ces gens, qui étaient des esprits de l'autre monde, s'approchèrent de Djohá qui portait toujours la bosse et lui dirent: « Fils de l'homme, tu nous as fait très plaisir en venant danser avec nous sans nous contredire. Nous voulons maintenant t'offrir un cadeau. Que voudrais-tu comme cadeau? Voudrais-tu un coffret plein de louis d'or, de diamants et de perles? Voudrais-tu un palais d'ivoire? » Il répondit: « Non monsieur, de grâce ne me donnez pas tout cela car je ne désire ni grandeur, ni richesse. Je veux seulement que s'en aille cette bosse car je ne peux plus la supporter. »

Le géant s'approcha et dit en turc: « Avec plaisir! » Et cet être qui possédait des mains énormes lui arracha la bosse et la colla au plafond. Aussitôt ces gens disparurent à travers la vapeur.

Djohá resta un peu sur place et alla se regarder dans le miroir. Il vit que lui qui était toujours bossu, s'était redressé. Il s'habilla, sortit dans la rue et ceux du village qui le virent se dirent l'un à l'autre: « Celui-là n'est pas le Djohá que nous connaissions bossu. Comment se fait-il qu'il soit maintenant devenu svelte, élancé, jeune et beau? » Lui ne dit rien et s'en retourna chez lui. En chemin, il rencontra un membre de la communauté, un autre Juif, mais cet autre Juif était très avare. Il n'aimait pas faire la Tsédaka. Quand un Juif venait frapper à la porte pour lui demander: « Prête-moi un peu d'argent car ce sont les fêtes, Pessa'h, Rosh Hashanah », il le chassait, lui fermait la porte et lui disait: « Va-t-en! Je n'ai rien à te donner! »

Djohá rencontra cet homme qui était très avare et mauvais. Cet homme lui dit: « Comment se fait-il que tu sois devenu tout jeune, svelte, élancé et beau, que tu te sois redressé? Il y a encore peu tu étais bossu. » Et Djohá lui raconta tout ce qui lui était arrivé.

L'autre malin se dit: « J'irai moi aussi aux bains et quand viendront ces créatures pour me demander: – Qu'est-ce que tu veux que l'on te fasse comme cadeau? Je leur dirai qu'ils me donnent des coffrets

4. Tremblant, grelottant.

5. Çarşamba: mercredi en turc.

6. Litt. en turc: sur la tête. Avec plaisir au sens figuré.

no tengo nada para darte a ti.»

Djohá lo enkontró a este ombre ke era muy eskáso i negro. Akel ombre le dishó: « Komo viene a ser ke tu te izites agóra manseviko, flakito, altiko, ermozo, ke te enderetchates? ayinda ayer ke te vide tu eras enkorkovado. »

I Djohá lo kontó todo lo ke le avia akontesido.

El otro kurnás⁷ se dicho de si para si: « Me iré yo tambyen al banyo i kuando van a venir estos mijores de mozotros para demandarme: - Kualo keres ke te demos de regalo? Les vo a dizir ke me desh kashas de oro, de perlas i de diamantes i ansína me aré mas riko de lo ke so. »

I ansína fue. El se fue tambyen al banyo. Se abashó. 'Sta asperando en el duman ke salgan estos ombres. Ensupito salieron! Kodjá ombres, pretos, kon kodjá manos, kodjá espaldas i se metieron a baylar i a kantar en turko: « Oy es perşembe! Oy es perşembe! ».

Ma akel dia no era perşembe, era çarşamba. El eskáso, lo aferaron, komo lo avian aferado a Djohá. Lo travaron kon eyos para ke bayle. Se metió a baylar i el sintiendo: « Oy es perşembe! » se dishó: « ama oy no es perşembe! Es çarşamba! »

I los kontreó. Oh! dishó el, Vos estash yerrando! Oy es çarşamba! Los otros estaban gritando: « Oy es perşembe! » i el gritava « No! Oy es çarşamba! »

Kuando s'eskapo el bayle, s'aserkaron estos ombres muy araviados i le disheron: « Benadam, ken sos tu para kontrearmos a mozotros i darmos un kas. » El les dishó: « Vos estash yerrando, oy no es perşembe! Es çarşamba! »

Ansína dishó uno de los de abasho: « tu kijites kontrearmos a mozotros, ama tu saves ken semos mozotros? Mozotros non semos de este mundo, semos del otro mundo. Agóra tenemos ke kasti-garte porke mos kontreates. »

Lo aferaron. Vinó el ke paresía ser el bash de eyos. Tomó la korkova de Djohá ke estava apegada al taván, la arankó i se la apegó a la espalda del ombre eskáso. Ansína fue ke este ombre ke no era un ombre bueno, ke no le agradava dar tsedaka, se tomó, el, la kambúra de Djohá.

Ke eyos tengan byen i mozotros tambyen.

d'or, de perles et de diamants et ainsi je serai plus riche que je ne le suis. »

Et il en fut ainsi. Il se rendit également aux bains, descendit et attendit dans la vapeur qu'apparaissent ces êtres. Tout d'un coup ils apparurent! Des créatures gigantesques avec des mains géantes, des dos immenses et ils se mirent à danser et chanter en turc: « Aujourd'hui c'est jeudi! Aujourd'hui c'est jeudi! »

Mais ce jour-là on était mercredi et non jeudi. Ils attrapèrent l'avare comme ils avaient attrapé Djohá. Ils l'entraînèrent avec eux pour qu'il danse. Il se mit à danser à danser et en entendant: « Aujourd'hui c'est jeudi! »

Il se dit: « Mais aujourd'hui ce n'est pas jeudi! C'est mercredi! » et il les contredit: « Oh! dit-il, Vous vous trompez! Aujourd'hui c'est mercredi! »

Les autres dansaient en criant: « Aujourd'hui c'est jeudi! » et lui criait: « Non! Aujourd'hui c'est mercredi! »

Quand s'acheva la danse, ces êtres s'approchèrent très en colère et lui dirent: « Fils de l'homme, qui es-tu pour nous contredire et nous mettre en colère? » Il leur répondit: « Vous vous trompez, aujourd'hui ce n'est pas jeudi! C'est mercredi! »

L'une de ces créatures lui répondit ainsi: « Tu veux nous contredire, mais sais-tu bien qui nous sommes? Nous ne sommes pas de ce monde, nous sommes de l'autre monde. Nous devons maintenant te châtier pour nous avoir contredit. »

Ils l'attrapèrent. Celui qui paraissait être leur chef apparut. Il prit la bosse de Djohá qui était collée au plafond, il l'arracha et la colla au dos de l'avare. Ainsi cet homme qui n'était pas un homme de bien, qui n'aimait pas faire la tsedaka, hérita de la bosse de Djohá.

Qu'ils soient heureux et nous comme eux!

Jacob (Djáko) Ganon est né en 1950 à Tunis dans une famille originaire d'Izmir.

7. Kurnás: malin, rusé.

Regalos al Sultan

Cadeaux au Sultan

Matilda Koen-Sarano

Djoha sintió ke vinó un sultan nuevo a la sivdad i ke este Sultan kere ke le yeven regalos i el disho: « Yo kualo puedo yevar? Yo se prove! »

Le disho la mujer: « No, no! Aki tienes un tas de banyo viejo de sien anyos. Al sultan le va a agradar mucho. »

Disho Djoha: « Ah! Bueno, bueno! » Lo emburjo bueno i fue, se metio en kola.

El Sultan vidó ke un djidyo vinó dar un regalo. « Ah! Ven! Ven! » le dishó el Sultan « Kualo me trushites? »

Le disho Djoha: « No tengo un grande regalo ma este tas es de mi famiya. Es de sien anyos! »

El sultan lo vidó: « Ke ermozo! Grasyas! Grasyas! A mi me agrada mucho las kosas viejas. »

Se lo dyo al Vizir, disho: « Metelo en un luguar porke este tas es muy muy valutozo! »

Le dyo a Djoha un sako de monedas de oro. Djoha salio d'aya fue merko kaza, merkó a komer, merkó todo i fue ande el shastre para azerse un ermozo vestido.

Djoha apprit qu'un nouveau Sultan venait d'arriver en ville et que ce Sultan désirait qu'on lui apporte des cadeaux. Il se dit: « Qu'est-ce que je pourrais bien apporter, moi? Je suis pauvre! »

Sa femme lui dit: « Non! Tu as ici un bassin pour le bain vieux de cent ans. Cela plaira beaucoup au Sultan. »

Djoha dit: « Bien, Bien ». Il l'emballa bien et alla se mettre à la queue.

Le Sultan vit qu'un Juif venait offrir un cadeau. « Ah! Viens! Viens! » lui dit le Sultan « Qu'est-ce que tu m'apportes? »

Djoha lui dit: « Je n'ai pas un grand cadeau mais ce bassin vient de ma famille. Il a cent ans! »

Le Sultan le vit: « Quelle beauté! Merci! Merci! Les antiquités me plaisent beaucoup! »

Il le confia au Vizir en disant: « Garde-le bien car ce bassin est très, très précieux! »

Il donna à Djoha un sac de pièces d'or. Djoha sortit de là et alla s'acheter une maison, s'acheter à manger, s'acheter de tout et il se rendit chez le tailleur pour se faire faire un beau costume.

El shastre ke lo konosía le dishó : « Djoha ! D'ande tienes tu paras para merkarte este ermozo vestido ? »

Le disho Djoha : « Ansina i Ansina. Fui ande el Sultan. Le yeve un regalo. Le yeve un tas de sien anyos i el me dyo un sako de dukados. »

« Ah ! » disho el shastre « Si a el le dyo esto, yo agora le vo a yevar un regalo al Sultan ! »

Fue i vendio todo lo ke tenia i le izo una siya de oro yena de perlas i de diamantes.

Fue, aspero i arivo adelante del Sultan :

Le disho el Sultan : « Kualo me trushites ? »

Le disho el : « Esta siya de oro i de diamantes ! »

Disho el Sultan al Vizir : « Kualo podemos dar a este ombre tanto, tanto riko ? Ah ! Si ! Trae akel tas viejo i antiko ke me trusho el djudiyo. Trae i daeselo ! »

I ansina el vizir trushó el tas viejo, se lo dieron al shastre i el shastre se fue i se echó de la ventana abasho.

Le tailleur qui le connaissait lui dit : « Djoha ! Où as-tu trouvé l'argent pour t'acheter ce beau costume ? »

Djoha lui dit : « De cette manière. Je suis allé voir le Sultan. Je lui ai apporté un cadeau. Je lui ai apporté un bassin vieux de cent ans et il m'a donné un sac de ducats. »

« Ah ! » dit le tailleur « S'il lui a donné ça à lui, moi, je vais de ce pas lui apporter un cadeau au Sultan ! »

Il s'en alla, vendit tout ce qu'il possédait et fit faire une chaise d'or et de diamants.

Il attendit et se trouva devant le Sultan

Le Sultan lui dit : « Qu'est ce que tu m'apportes ? »

Il lui dit : « Ce trône d'or et de diamants ! »

Le Sultan dit au Vizir : « Qu'est-ce que nous pouvons donner à cet homme, tellement, tellement riche ? Ah ! Si ! Apporte ce bassin très ancien que m'a apporté le Juif. Apporte-le et donne-le lui ! »

Et ainsi le Vizir apporta le bassin antique, le donna au tailleur et le tailleur s'en fut se jeter par la fenêtre.

Les deux contes *Cadeaux au Sultan* et

La bosse de Djohá illustrent le thème antique de la roue de la fortune que l'on retrouve dans de nombreux contes judéo-espagnols. Mais ces deux contes évoquent également la question du rapport au pouvoir, autre thème central des contes judéo-espagnols. Ce thème, explicite dans le conte mettant en scène le Sultan est implicite dans celui mettant en scène des êtres surnaturels, *Los d'en basho* ou *Los mijores de mozotros*. La façon dont on se figure les êtres de l'au-delà – et les rapports

avec eux – est en effet très proche de celle dont on se représente les Puissants. Ce sont des êtres impénétrables, imprévisibles et souvent incohérents pour le commun des mortels. La prudence élémentaire conseille de ne pas s'en approcher – *Alechate del reynado !* dit le proverbe – de ne pas les contredire même lorsqu'ils se comportent de manière déraisonnable ou absurde. La dimension marrane n'est pas loin : on est récompensé pour avoir proclamé le faux et puni pour avoir voulu rétablir la vérité.



Judeo-Spanish Songs for the Life Cycle in the Eastern Mediterranean

N°24 de la Collection *Anthology of Music Tradition in Israël*. The Hebrew University of Jerusalem. Jewish Music Research Centre. 2014.

Le Centre de recherche sur les musiques juives de l'université hébraïque de Jérusalem dirigé par le professeur Edwin Seroussi vient de publier un remarquable livre-disque composé de deux CD et d'un livret trilingue anglais/espagnol/hébreu consacré aux chants judéo-espagnols du cycle de la vie en Méditerranée orientale. La collection d'enregistrements présentée est le fruit des recherches de l'ethnomusicologue Susana Weich-Shahak engagées dès les années soixante-dix. Nos lecteurs pourront se référer aux numéros de *Kaminando i Avlando* 04 et 06 parus en 2013 qui présentaient déjà certains aspects de ses travaux.

Comme le rappelle dans sa préface le Pr. Seroussi, Susana Weich-Shahak a, en quatre décennies, recueilli la plus importante collection d'enregistrements sépharades, surpassant les Cancioneros de ses illustres prédécesseurs Algazi 1958, Armistead, Silverman et Katz, 1957-1993, Attias 1961 et 1972, Hemsí 1995, Kaufmann 1985, Lévy 1959-1973.

Tous les enregistrements qu'elle a réalisés ont été déposés à la phonothèque de la Bibliothèque nationale d'Israël. Elle a publié de nombreux ouvrages sur le sujet et l'on rappellera la somme que constitue son dernier livre *El Ciclo de la vida en el repertorio musical de las comunidades sefardíes de Oriente. Antología de tradición oral*. Editorial alpuerto 2013.

L'apport de Susana Weich-Shahak aux recherches sur les chants sépharades va bien au-delà du nombre d'enregistrements collectés. Plus encore que ses prédécesseurs, elle a étudié les sources des chants – notamment en collaboration avec des ethnomusicologistes comme Paloma Días Mas – en confrontant les variantes selon l'aire géographique et en réperto-

riant systématiquement les chants suivant le genre auquel ils appartiennent (*cantiga, copla, romancero*¹) et leur fonction dans le cycle de la vie.

Cette dernière référence constitue le fil rouge du présent coffret.

Le premier CD comprend les chants relatifs à la naissance et à la circoncision, l'enfance et l'éducation, le mariage (la séduction, la dot). Le second CD poursuit le thème du mariage (le bain rituel, la tenue de mariée, le banquet, la danse, l'adieu de la mariée à sa famille, la nuit de mariage) et se clôt sur les chants de deuil.

L'aboutissement de ces recherches offre le panorama le plus complet du chant judéo-espagnol réalisé à ce jour. Avec la dispersion des communautés sépharades hors du bassin méditerranéen, la disparition des locuteurs originaires du monde ottoman, ce recueil prend bien sûr une valeur testamentaire. Il ne serait plus possible aujourd'hui d'entreprendre une collecte à cette échelle. Mais parallèlement un intérêt nouveau se manifeste pour ce répertoire. De jeunes chanteurs venus d'horizons très différents se saisissent de cet héritage pour en tirer des œuvres nouvelles. S'il est normal que ce répertoire s'adapte au goût du jour comme il l'a toujours fait, on peut regretter que ce soit toujours les mêmes chants, souvent réduits à quelques couplets privés de leur fonction narrative qui soient réemployés. L'œuvre de Susana Weich-Shahak propose une alternative permettant de restituer toute l'ampleur du répertoire essentielle de tout chanteur ou musicien s'investissant dans ce domaine.

La sortie du dernier livre CD de Susana Weich-Shahak est l'occasion de saluer le remarquable travail d'édition dans le domaine du chant sépharade, liturgique ou profane mené par le Centre de recherche sur les musiques juives de l'université hébraïque de Jérusalem dirigé par Edwin Seroussi. Nous présentons ici l'album de musique sacré *Ottoman Hebrew Sacred Songs* et nous poursuivrons la présentation d'autres réalisations dans nos prochains numéros.

1. Cette distinction classique est rappelée dans le livret. La plupart des chants présentés appartiennent au genre des *cantigas* (poèmes lyriques caractérisés par un refrain et souvent un dialogue), mais comprend également quelques *romances* (ballades issues de la tradition médiévale hispanique) et des *coplas* (chants sépharades para-liturgiques liés à une fête religieuse ou un thème moral).



Ottoman Hebrew Sacred Songs

The Hebrew University of Jerusalem. Jewish Music Research Centre. 1998.
N°12 de la Collection Anthology of Music Tradition in Israël
Notes du Pr. Edwin Seroussi

Ces poèmes liturgiques sont enregistrés par Samuel Benaroya, l'un des derniers dépositaires de la longue tradition des *Maftirim* d'Edirne (Andrinople). Samuel Benaroya est né en 1908 dans une famille comptant quelques-uns des plus célèbres chantres de la ville d'Edirne. Le plus jeune d'une fratrie de cinq garçons et deux filles, il a débuté sa carrière de chanteur à 6 ans dans le chœur de la grande synagogue *Kahal grande*. À l'âge de 17 ans,

Le makam est le concept le plus important dans la musique turco-ottomane comme dans toutes les traditions musicales modales. Il s'agit d'une organisation des échelles mélodiques. À la différence du système des « gammes » (majeures, mineures...) telles qu'on les conçoit et les utilise en Occident, le *makam* est plus qu'un système d'intervalles ; il organise les intervalles entre chaque note ainsi que les chemine-ments à l'intérieur de cette « échelle », et ce sur plusieurs octaves, généralement deux. Le *makam* se rapproche beaucoup du système des *ragas* employés dans la musique classique indienne. S'il est virtuellement possible d'imaginer une infinité de déclinaisons sur ce principe, quelques dizaines seulement sont couramment utilisées et ont acquis une véritable légitimité. Il s'agit là du deuxième sens du *makam*, qui correspond à la définition d'intervalles et de parcours mélodiques singuliers, obéissant à des règles mathématiques et esthétiques. À chaque *makam* correspond un nom (*Hijaz*, *Husseini*, *Bayati*...), une « couleur » et un sentiment particulier.

il dirigeait déjà le chœur et dès l'âge de 20 ans, il rejoignit la fraternité des *Maftirim* où il étudia avec ses oncles Haribi Avraham Bahar, Avraham Bekhor Menahem et le futur grand rabbin d'Istanbul Hayim Bejerano. En 1934, il s'installa en Suisse à Genève où il devint le chantre de la communauté sépharade turque. En 1952, il émigra à Seattle (État de Washington) où il avait été invité par la congrégation *Bikur holim*. Il y pratiqua son art jusqu'à sa retraite et son décès survenu en novembre 2003 à l'âge de 95 ans.

Les *Maftirim* constituaient une fraternité de compositeurs, poètes et chanteurs qui se réunissaient à l'aube du shabbat à la synagogue pour interpréter des *piyyutim* adaptés aux modes de la musique turque. La tradition en attribue la fondation au rabbin Israël Najara (ca. 1555-1625) qui fut le premier à adapter la poésie liturgique hébraïque à la musique classique ottomane. Sa première collection de poèmes liturgiques, *Zemiroth yisraël* (1^{re} éd. Safed 1587 puis 2^e éd. Salonique 1599/1600, 3^e éd. Venise 1600) suit les *makams* (voir encadré) de la musique de Cour alors émergente, elle-même liée à la création musicale des grandes confréries mystiques soufies.

À Israël Najara, surtout actif à Damas, succéderont plusieurs lignées de compositeurs à Istanbul et Edirne dont son immédiat héritier Avtalyon ben Mordekhai. L'apogée de ce genre se situe dans la seconde moitié du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle (souvent considérée comme une période de décadence pour l'Empire ottoman en général et les communautés sépharades en particulier). De nouvelles compositions verront le jour jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, œuvre du grand Rabbin Hayyim Bejerano et de Moshe Cordova.

Le répertoire des *Maftirim* a été conservé sous la forme de manuscrits appelé *jonk*. Ces manuscrits transcrivent les chants arrangés suivants les différents *makams* turcs et *usul* (cycle rythmique). Ils adoptent la même présentation que les collections de chants turcs appelés *mecmua*. En 1921, une anthologie de poèmes liturgiques en hébreu fut publiée à Istanbul sous le titre *Shirei yisraël be-erez ha-qedem*. Cet ouvrage, unique en son genre, a été réalisé par le poète, essayiste et journaliste Isaac Eliyahu Navon

avec la bénédiction du grand Rabbin d'Istanbul Hayyim Bejerano. Chaque shabbat, les *Maftirim* choisissaient un cycle de chants dans un *makam* particulier qui constituait un *fasıl*, la forme traditionnelle de la musique de cour ottomane.

Les enregistrements de Samuel Benaroya datent pour l'essentiel de 1989 et 1992 à l'extrême fin de sa carrière. La qualité de sa voix s'en ressent mais ne fait pas obstacle à la découverte de cette tradition. Écoutez par exemple l'extraordinaire *Yavo Dodi LeGan Edno* composition d'Israël Najara interprétée suivant le *makam* Nikriz. La dimension, mystique venue du soufisme devient alors une évidence... tout comme l'importance de ce qui a été perdu avec la disparition de cette tradition liturgique.

Para Meldar



Femmes ottomanes et dames turques Une collection de cartes postales (1880-1930)

De Christine Peltre. Postface de Lizi Behmoaras.

Bleu Autour éd. Novembre 2014. 152 pages.
ISBN : 978-2358480604

Ce livre fait revivre les sociétés musulmanes, juives et chrétiennes qui composaient l'Empire ottoman, des Balkans au Caucase, en passant par l'Anatolie et ce qu'on appelait la Mésopotamie par le truchement de la représentation de femmes sur cartes postales, média populaire qui connaît son âge d'or entre 1880 et 1930.

L'historienne Christine Peltre, en même temps qu'elle replace dans son contexte le corpus des quelque 200 images reproduites, les éclaire de récits de voyageurs et d'autres représentations picturales de la même époque. Ce faisant, elle nous invite, avec Lizi Behmoaras, signataire de la postface, à interroger

l'œil occidental, à constater l'effacement progressif de cette pluralité, qui subit actuellement de nouveaux coups, et à observer la tradition le disputer à l'émancipation féminine des débuts de la Turquie moderne, et jusqu'à nos jours.



Consolation aux tribulations d'Israël

– 1553 –

Samuel Usque

Traduction de Lúcia Liba Mucznik. Introduction de Yosef H. Yerushalmi. Annotation de Carsten L. Wilke.

Chandeigne éd. Octobre 2014.
ISBN : 978-2-915540-37-6

Samuel Usque est né au Portugal, dans le milieu des marranes, victimes de la conversion forcée des Juifs à l'extrême du fin du XV^e siècle. Il s'enfuit à Anvers, puis en Italie où il devient le protégé de la célèbre Dona Gracia Nasi.

C'est à Ferrare qu'il publie en 1553 la *Consolation aux Tribulations d'Israël* dans le but de faire revenir au judaïsme ses frères égarés dans le monde chrétien. Présentée sous la forme d'un dialogue pastoral, cette « Histoire du peuple juif », allant des origines bibliques aux persécutions médiévales et aux tragiques événements portugais dont l'auteur fut un témoin direct, a été immédiatement exploitée par les chroniqueurs utilisant l'hébreu et a donc largement façonné la mémoire historique juive à l'époque moderne.

Cette œuvre est un exemple caractéristique de la littérature des conversos partagés entre deux univers et traditions culturelles : la tradition ibérique et la tradition juive. Mais par ses accents lyriques proches d'un Camões ou d'un Bernardim Ribeiro, elle est tenue pour l'un des chefs-d'œuvre de la littérature portugaise.

Cette première traduction française de la *Consolation* est introduite par l'étude magistrale de l'historien Yosef H. Yerushalmi, qui fournit à la fois une présentation de l'œuvre de Usque et une histoire des Juifs et des marranes portugais aux XVe et XVI^e siècles.

Las komidas de las nonas

* Ou Tu Bishvat (Las Frutas en judéo-español), fête du nouvel an des arbres qui se situe le quinzième jour du mois de Shevat. En 2015, la fête débute au soir du 3 février.

Matilda Cohen-Sarano évoque ici la fête de Tou Bishvat *, « le nouvel an des arbres », comme la célébraient ses parents selon l'antique tradition. Sa maman dressait une belle table couverte de toutes sortes de fruits frais ou secs de toutes les couleurs : des poires, des mandarines, des figues sèches, des abricots secs, des dattes ainsi que des olives, du miel, des noix, etc. La fête commençait le soir par un dîner qui réunissait la famille et un grand nombre d'amis. Le père de Matilda récitait les prières et les enfants recevaient des petits sachets contenant un peu d'argent de poche et toutes sortes de douceurs sucrées et salées qu'ils dégustaient très lentement, pour faire durer le plaisir. Venue d'Italie en Israël, Matilda a maintenu la tradition avec l'aide de son mari Aaron Cohen et leurs amis l'ont finalement adoptée eux aussi avec grand plaisir.

EL SÉDER DE TU-BISHVAT LAS FRUTAS

Matilda Koén-Sarano eskrive su rekuerdos del Séder de Tu-Bishvat, kon historias de talegitas¹ i la komida sefarádi de Izmir.

Kada anyo me telefonava mi mama z"l un día antes de Tu-Bishvat, para dizirme : « Mira ke no te ulvides de venir a tomar las talegitas¹ ke aprontí para las kriaturas. No tadres, porké se azen bayat² ! »

Estas palavras me yevan atrás en el tyempo i me viene al tino³ komo se fiesta- van « Las Frutas » (Tu Bishvat) en la kaza de mis djenitores.

Para la noche de « Las Frutas » el papá envitava la pareá⁴ entera de sus amigos, lo mas djidiós italianos, ke no uzavan⁵ fiestarla en sus kazas.

En akeya okazión la mamá aprontava una meza dinya de l'antika tradisió. La meza del salón avierta en todos sus lados i kuvierta de un ermozo bogo⁶, se prezen- tava a los musafires⁷ literalmente yena de platos, sovre los kualos la mamá avía

mitido todas las frutas freskas i sekas ke se pudían topar en akel período del anyo : de los igos⁸ sekos a las pasas⁹, de las muezes a los pinyones, de las mandarinas a las peras de todas las kolores.

I no sólo las ke se topavan eya metía ! Eya bushkava i topava los kayisis¹⁰ sekos de Turkía, los datilés de Israel i las bananas, ke eran deynda raras en Italia en akel tiempo. I mas i mas avía enriva la meza ! Mi mamá mitía azetunas pretas i vedres, miel i aharrovas¹¹, kastanyas tostadas i buyidas, fistokis¹² i almendras.

Los musafires, ke se asentavan a la meza yenos de maraviya i de admirasió ke se renovavan de anyo en anyo, no empesavan a komer, si el papá no dizía las berahot¹³, sigún el orden.

El inchía¹⁴ las kupas de vino kolorado i blanco, i dizía « Boré Perú 'hagéfen », koza ke permitía a todos de empesar a beber. Después, la mamá traía a la meza un

1. sachets en toile
2. rassis
3. esprit
4. groupe
5. avaient l'habitude
6. nappe
7. invités
8. figues
9. raisins secs
10. abricots
11. sirop de caroube
12. pistaches
13. prières
14. emplissait (de *inchir*)

Étal de fruits
au marché de
la Boqueria
à Barcelone.



buen plato de burrikitas de kezo i guevo, i el papá dizía la berahá de las mezonot, ke dava el sinyal a las otras berahot: « Boré perí 'haets »¹⁵, « Boré perí 'haadamá »¹⁶, i, komo dizíamos por riyir: « Boré perí, me lo kumí »¹⁷.

I así kada uno podía deskojerse lo ke le agradava mas muncho, i estava avierta la kaleja para komer de todo. Kuando ya mos paresía de aver komido tanto ke mas no se podía, la mamá traíya el kavé kon los travados¹⁸, ke koronavan la nochada.

Mis primeros rekuerdos de « Las Frutas » están atados a las talegitas, ke se apronravan para las kriaturas i ke mi mamá antes kuzía de ropa¹⁹ godra, i después inchía de frutas para mozotros, metiendo adientro i un poko de parás²⁰. Esta tradizi3n kedó biva para eya, ke aprontava para sus inyetos las papelirikas, yenas de todas las frutas posibles i del « hashlik »²¹.

Las frutas de las talegitas mos las komíamos avagar avagar²², i no mos emportava si i se mesklavan las unas a las otras. Las dulce se azían saladas²³ i las saladas dulsentas, i las parás se emmelavan a los igos i a las prunas sekas.

Viniendo a Israel no pudi renunsiar a esta ermoza tradisi3n, tipikamente sefardía de azer el Séder de Tu-Bushvat, i kiji²⁴ kontinuarla en mi kaza, komo la vidi kumplir en la kaza de mis djenitores. En esto me ayudó mi marido Aharon Cohen z"l, ke renovó la tradisi3n del meldar el antiko livro « Pri Ets 'Hadar » de Livorno, ke los Mekubalim²⁵ Sefaradís de Tsfat estaban uzados a meldar la noche de Tu-Bishvat.

Ansí de anyo en anyo envitavamos en la noche de « Las Frutas » a todos nuestros amigos al Séder de Tu-Bishvat, i eyos lo adoptaron kon muncho plazer i lo fiestan i en sus kazas.

15. prière sur les
fruits des arbres

16. prière sur les
fruits de la terre

17. plaisanterie

18. variété de
confiserie

19. toile, tissu

20. argent

21. argent de
poche

22. doucement

23. salées

24. j'ai voulu
(de *kerer*)

25. kabbalistes

Aki Estamos

ה' L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan,
François Azar, Marie-Christine
Bornes-Varol, Jean Covo,
Corinne Deunailles, Matilda
Koen-Sarano, Jenny Laneurie-
Fresco, Isaac Révah, Zoé Stibbé.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Les Révah sur la terrasse de leur
immeuble (Tel-Aviv 1946).
Au premier plan Léla et sa maman
Suzanne, à l'arrière-plan Isaac et
son père Bénico. Collection Révah.

Impression
Caen Repro

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 0698 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresépharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300030

Décembre 2014
Tirage: 900 exemplaires

Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade remercie La Lettre Sépharade
et les institutions suivantes de leur soutien

La Lettre
Sépharade

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

akadem
le campus numérique juif

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

Fondation Rothschild
Institut Alain de Rothschild



Fondation
du Judaïsme
Français



Fédération
des
associations
sépharades
de France

MEDIATRANSPORTS